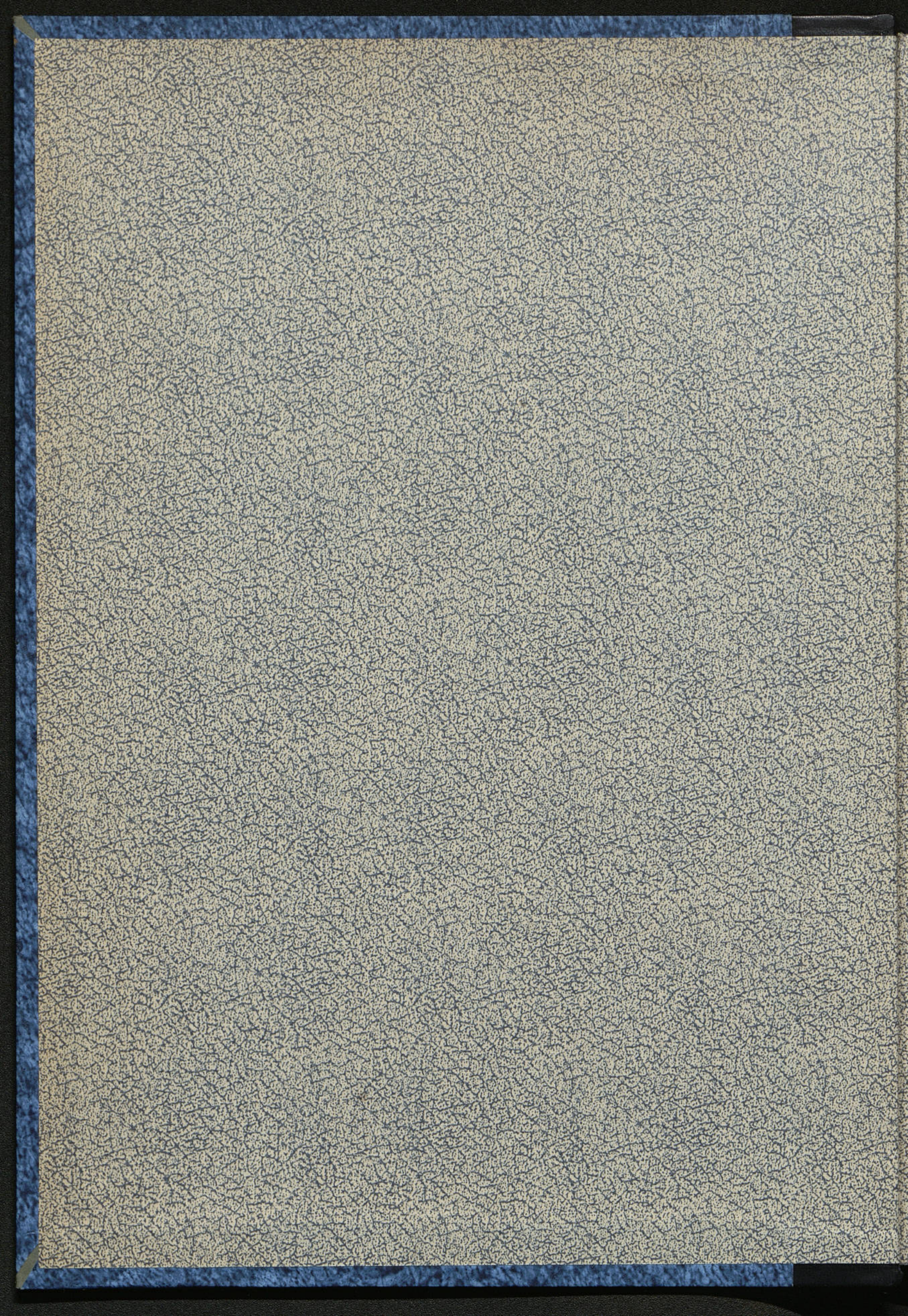
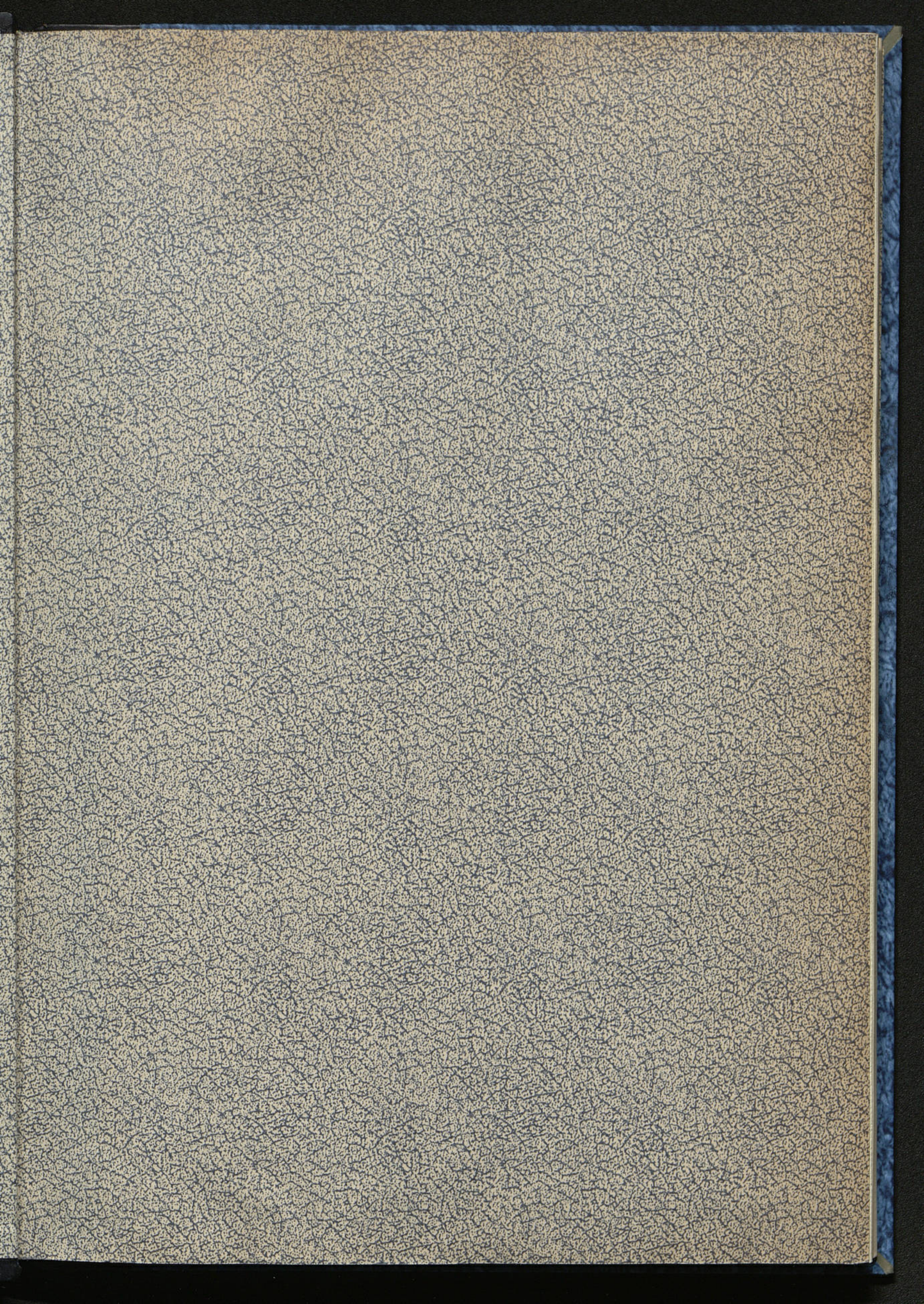

468
VARNHAGEN
LE
PREMIER
VOYAGE
DE
AMERIGO
VESPUCCI









Remarque sur le paragraphe de la page 7, commençant par ces mots « on a prétendu » et sur le paragraphe suivant.

Mr de Varnhagen a eu tort de ne pas oser se prononcer sur une prétention, qui est un non sens astronomique. 1o Les anciens instrumens, l'astrolabe, le quadrant, le baton de Jacob etc. etc. ne donnaient pas les hauteurs doubles; ce qui ne peut s'obtenir qu'au moyen d'un horizon artificiel reflecteur ou du cercle répétiteur de Borda. 2o Les anciens instrumens auraient-ils donné les hauteurs doubles; n'auraient pas produit une latitude double; si l'on avait oublié de dédoubler la hauteur; car les latitudes ne sont pas toujours en raison directe des hauteurs méridiennes, le plus souvent, dans notre hémisphère, elles sont en raison inverse c. à. d. que la latitude est d'autant plus petite que la hauteur est plus grande; et qu'elles soient en raison directe ou en raison inverse, elles ne sont jamais en raison proportionnelle. Par exemple, dans le cas qui nous occupe; Vespuce étant par 16o de latitude, le 2 Juillet, lorsque la déclinaison du Soleil était de 22o en nombre rond; trouva la hauteur du Soleil de 84o. Pour 8o de latitude; il l'aurait trouvée de 76o.

A la page 22; les conséquences que Mr de Varnhagen tire de la variation N.E; de l'aiguille aimantée; 8o½; (en 1865; 8o40') ne sont pas fondées; parce du temps du voyage de Vespuce, la variation était NO. Elle passait du NE au NO, à l'ouest d'une ligne tirée de 100 lieues à l'occident de l'île Corvo (açores) sur le cap Codera (Colomb et Humboldt sur Colomb). Pour sa quantité; nous n'avons aucune donnée. Si aujourd'hui, la variation NE est encore au golfe du Mexique, dans sa période croissante; on peut conjecturer que, du temps de Vespuce, elle n'était du double ou triple au NO; car une moyenne générale des variations séculaires a été trouvée de 8o ou 9o; mais cette moyenne n'a rien de bien précis; ni rien de scientifique.

Il me semble que Mr de Varnhagen fait erreur en plaçant la Venezziola de Vespuce aux environs de Tabasco; après avoir fixé fort arbitrairement, à mon sens, la province de Lariab, à Panuco. Le golfe de Honduras est rempli d'endroits propres aux constructions sur pilotis et de nos jours, la ville de Balize n'est pas construite autrement.

Mr de Varnhagen n'a pas remarqué que Vespuce dit expressément qu'ils parvinrent à cette Venezziola au bout d'un certain nombre de jours de navigation cotière; en relâchant souvent. cette expression d'un certain nombre de jours indique un laps de temps assez court huit jours; tout au plus quinze; mais nullement un mois; ni même une approximation. or du cap Cameron, où Mr Varnhagen les suppose mouillés (je pencherais plutot pour l'ancrage de Truxillo) jusqu'à Tabasco; en cotoyant; il y a 340 lieues marines. Sans parler d'aucune relâche

un navire cotoyant des parages inconnus, sondant continuellement, diminuant de toile ou même mettant en panne la nuit, quand il ne jette pas l'ancre, fait tout au plus 10 lieues par jour (la moyenne de toutes les navigations de cotoyemens, à cette 1ère époque de la découverte du nouveau monde, pour lesquelles j'ai pu avoir les élémens, ne va qu'à 8 lieues). or; à 10 lieues par jour Vespuce aurait mis 34 jours pour se rendre du cap Cameron à Cuba et cela, à condition de ne pas relâcher et de n'avoir jamais les vents contraires; ce qui lui arriva, au moins, pour remonter du fond du golfe jusqu'au cap Catoche.

Je n'admets pas cependant que la Venezziola de Vespuce fut Balize; parce que je crois que depuis le fond du golfe jusqu'à Balize se trouve la province de Lariab; que je ne verrais aucune difficulté à lire cariab, caria et même paria, ce dernier mot voulant probablement dire en Honduras, comme à la guyane, comme au Brésil; fleuve, golfe. paria, para, maria, mara; paréa-(nan), para-(nan), maria-(nan), mara-(nan); parana-aribo, marana-aribo, maranaybo, maracaybo; aribo particule confirmative remplaçant le nan brésilien et signifiant c'est cela, donc, je vous l'affirme (voir Léry Biet etc. etc.). J'admets donc que la province de Lariab de Vespuce soit l'ancienne province de la vera-paz; couverte de forêts et arrosée de tant de rivières et ruisseaux (voir Herrera); ce qui me ferait placer sa Venezziola sur la cote gauche du golfe; peut-être, vers l'ancien triumpho de la cruz; sur les bords de ~~lac naturel de~~ la lagune, actuellement de la salce pareille.

Pourquoi Mr de Varnhagen veut-il que les noms donnés par p. Martyr à propos de la baie de la navidad, chiavaca, pintigna, chamailaba, poloma, pot et par Ledesma et Pinzon « chabaca Pintigron » qui sont des noms de terres, de régions; pourquoi Mr de Varnhagen veut-il que ces noms s'appliquent aux environs de Tampico? La baie de navidad est nommée potem dans la carte de Vaz Dourado (1571-1580). Poloma est probablement potoma et la rivière qui alimente le golfe doux est encore aujourd'hui nommée le poto-chice (piti-gna?) De plus; chiavaca, chabaca, n'est-ce pas chiapa-ca, le pays de chiapa? Enfin, Herrera place dans ces parages le district de potochans ou potomchan. ~~Il y~~ Le lac qui se déverse dans la baie del espiritu santo (Shamrock) se nomme chancanab (avec la terminaison ab) et enfin sur la côte en face de l'île cozumel, il y a une localité du nom de pelempiche le poloma de p. Martyr; piche, iche, chice, ic, n'étant qu'une désinence (peut être augmentative?).

Enfin, il me paraît impossible que l'archipel où se trouvait l'île d'Ity dont les naturels furent chatiés par l'expédition de Vespuce soit les Bermudes. Il est évident que Mr de Varnhagen n'y a jamais été et ne s'en fait aucune idée. Les Bermudes ne sont pas, à proprement parler, un archipel, c'est une île enfermée dans une ceinture de corail qui la rend inabordable, si l'on ne connaît pas les étroites brèches de cette ceinture. Qu'on s'imagine cette île découpée, déchiquetée en une foule de canaux irréguliers, formant des baies intérieures parsemées d'îlots, et l'on aura une idée des Bermudes.

Pourquoi résister à l'opinion qui ferait à Vespuce avoir été dans l'archipel des Lucayes, à l'île qui, précisément, y est marquée Ity sur la carte de Juan de la Cosa et encore Itio à la fin du 16e siècle, sur celle de Hood? Il faudrait, il est vrai, admettre le beau port de relâche de Vespuce sur l'île de Cuba (au puerto principe, nuevitas, par exemple) mais il n'y a aucune difficulté à cela et la configuration relativement bonne de la cote nord de Cuba ~~sur~~ la carte de Juan de la Cosa le laisserait même supposer, et quant à ne l'avoir pas nommée, il n'y a pas non plus à s'en étonner, puisqu'ils s'y trouvaient sur les terres défendues de C. Colomb. 31 Janvier 1872. Cte le Serrec de Kervily.

quant aux pâtes ou à la farine de poissons; pourquoi Mr de Varnhagen parle-t-il de simples probabilités de leur usage dans la province de tamaulipas quand il a dans le texte d'Herrera (Déc: V; liv 1; chap: 9) la certitude de leur usage chez les tribus caraïbes de Honduras?

Mr de Varnhagen me permettra de n'être pas aussi sûr que lui de l'originalité du texte italien des navigations de Vespuce. D'abord; ce n'est pas la lettre elle-même de Vespuce; ce n'est qu'une copie. Est-elle la plus textuelle? J'en doute un peu. Elle est en certaines parties plus complette; mais en d'autres, elle a des omissions que les traducteurs latins n'ont certainement pas imaginées. De plus; dans le 2e voyage; le passage qui fait dire à Vespuce qu'il a été à 5° au Sud de la ligne; est certainement une interpolation; car j'ose me faire fort de prouver péremptoirement, avec le texte même des navigations, que Vespuce n'a pas dépassé la ligne dans ce 2e voyage. La correction de cambi, chambi, chiambi, en cazabi me paraît spécieuse et m'ébranle un peu; cependant, je trouve dans le yucatan; campiche, campi-ca campêche; champo-tan; qui me paraissent être des synonymes de yuca-tlan, yuca-tan signifiant pays de la yuca. tan est le mot brésilien tam site, domicile, pays, lieu, le dam sanscrit, le dom-us latin, le dom slave.

Enfin, Mr Varnhagen me pardonnera de lui dire qu'il me paraît un peu téméraire en contredisant Vincent Pinzon lui-même qui dit que dans la baie de Navidad; il voyait les sierras de Caria ou bien las tierras de Caria. D'abord; il pouvait voir la chaine de montagnes derrière laquelle coule la Balize et de laquelle coulent plusieurs rivières dans le golfe; et puis; il me semble que

4

le mot Caria caractérise parfaitement la baie où il se trouvait, car le radical de ce mot est caï; qui, dans la langue indienne, depuis les antilles jusqu'au brésil inclusivement signifie pointe, déchirure, meurtrissure, brisure; c'est le mot caï dans l'expression espagnolisée et francisée des cayos, cayes; qui signifie brisants de bancs et de rochers; écueils. caï-ara, caïra, caria serait donc les déchireurs, les brisants, les écueils, récifs; la baie des cayes; des écueils. C'est de là que viendrait le nom de cariaï sur la côte des mosquitos à la rivière du désastre; ainsi nommée par Colomb parce que sa chaloupe s'y brisa dans les récifs. De là le nom de l'île voisine de quiri-viri kiri-bi-ri, caribi-ri et de l'archipel d'écueils de Kiri-Kique, en costa rica; du petit archipel d'îlots et de brisants de cayenne, (caïana) de l'île entourée de bancs durs et brisans de caviana à l'embouchure de l'amazone (caïana = caï-ara) du banc brisant à l'entrée de la rivière de caïari (caï-ari) affluent de l'amazone, de là le nom caï-coussi (caï-oussou) du tigre en galibi; de là le nom de caï-na pour dent dans la langue brésilienne. caï, piquant, acide; cé a-ci le piquant, la blessure la douleur a-cé, a-ce, a-ca, la pointe, la corne, le dard. De là, l'ancien mot sabin quir, queir, lance; quirites, les hommes; les porteurs du dard (membre viril) de là; en brésilien même a-ce l'homme, le viril; en Breton, gour, gouir, homme guerrier gour quir vir, vir, de là, en samoyède même quiri-bit, homme. etc. etc. en brésilien quira, vira, uira, flèche

Pardon du décousu de ces notes que je donne de mémoire Cte le Serec de Kervily

LE PREMIER VOYAGE

DE

AMERÍGO VESPUCCI

DÉFINITIVEMENT EXPLIQUÉ

DANS SES DÉTAILS

PAR

F. A. de Varnhagen.

„Lo contemplino in una luce più pura i secoli che verrano, e tributandogli un giusto omaggio . . . lo tolgano infine alla pertinace congiura".

CANOVAI.



VIENNE: Chez le Fils de Carl Gerold — 1869.

PRÉFACE.

En abordant la publication de ces nouvelles études sur le premier voyage d'Amerígo Vespucci, nous commençons par déclarer que ce serait un déni de justice de voir dans notre travail autre chose que la recherche de la vérité historique, et que, de plus, ce serait méconnaître nos intentions que de nous attribuer la pensée de présenter Vespucci comme rival de *son ami* Christophe Colomb, le vrai héros de la découverte du nouveau monde.

Jamais, il ne nous est venu à l'esprit de faire de l'un le rival de l'autre. Nous avons toujours cru et nous croyons encore, que, quoique le nom de Vespucci ait été donné à l'Amérique, il existe une distance immense entre les mérites de l'illustre génois et ceux de l'humble et modeste navigateur florentin. Si un obscur géographe de Saint-Dié a, de bonne foi, proposé de gratifier du nom *d'Amérique* le nouveau continent, et si l'Europe centrale tout entière a admis, avec non moins de bonne foi, la proposition du géographe des Vosges, plaignons le sort qui a ainsi égaré la justice humaine, mais, à notre tour, gardons nous de renchérir encore sur les fautes de nos devanciers.

En tous cas, ce n'est pas au siècle de l'unité italienne qu'il serait opportun de renouveler ces luttes des Guelphes et des Gibelins, et ce ne serait certes pas à l'auteur de cet écrit, qu'il conviendrait de jeter ce brandon de discorde, après les études qu'il a consacrées aussi bien aux voyages de Colomb* qu'à ceux de Vespucci. L'un et l'autre méritent au même degré les sympathies des esprits impartiaux et des penseurs dévoués à la sainte cause de la justice.

Si Colomb a vécu assez longtemps pour connaître les amertumes de la supériorité et pour se convaincre de cette douleureuse vérité qu'il est difficile „d'illustrer sa vie sans en troubler le repos", de son côté, Vespucci, qui arrivé au déclin de sa vie avait enfin trouvé une existence paisible, fut après sa mort le point de mire d'attaques injustes et amères.

* Allusion aux publications de l'auteur: *Primera Epistola* etc. Valence; 1855; et *la Verdadera Guanahani*; Santiago de Chile, 1864; traduit en allemand, Vienne, 1869.

Sa mémoire devint la victime innocente de la même renommée qu'on lui avait d'abord accordée. Ne suivons donc plus ce misérable système qui consiste à flétrir l'honneur des petits pour exalter la gloire des grands, et, en nous occupant d'éclaircir l'histoire des voyages de Vespucci, plaidons à la fois une question de justice et de moralité.

Quand, au début de mes travaux littéraires, je me suis livré à l'étude des sources dans lesquelles je devais puiser les élémens de l'histoire de la colonisation et de la civilisation de mon pays, j'ai rencontré en première ligne, parmi les documens sur lesquels portaient mes recherches, le récit qu'écrivit Vespucci sur son troisième et quatrième voyage. Je reconnus alors la nécessité d'examiner, par une étude approfondie, si les déclamations contre Vespucci, accusé d'imposture, pouvaient mériter créance; et cette nécessité était d'autant plus urgente alors que des accusations semblables émanaient d'écrivains sérieux tels que Ayres de Cazal, Navarrete et Santarem.

Le résultat de cet examen fut complètement favorable à Vespucci. Dans un travail publié en 1839*, j'ai pris sa défense et je conclus par ces mots: „La gloire de la nation portu„gaise dans l'histoire des découvertes ne perdra rien de son „éclat si, en rendant hommage à la vérité, elle concède qu'un „pilote étranger, naviguant avec des bâtiments portugais, est „allé explorer une côte découverte par un portugais."

Ce ne fut que quelque temps après que mon attention se fixa sur le second voyage de Vespucci. Il y est question d'un atterage aux côtes du Brésil, vers le N. O. de Rio Grande do Norte. Il me fallut connaître le nom du chef compagnon de Vespucci, qui, avant Pinzon et Cabral, avait vu un parage du littoral du pays dont j'avais pris à coeur d'éclaircir l'histoire.

Malgré les apparences et malgré les inductions tirées par Humboldt** en faveur de Pinzon ou de Lepe, je reconnus que le chef de l'expédition avec laquelle naviguait Vespucci, ne pouvait être que Alonso de Hojeda, et j'exprimai cet avis en 1854 dans l'ouvrage *Historia Geral do Brazil.* Plus tard, dans mon dernier travail sur Vespucci, j'ai produit les preuves les plus irréfutables à l'appui de cette assertion.

Mais tout cela était insuffisant. En présence d'une critique sévère, l'autorité du cosmographe florentin pouvait être contestée tant que le premier voyage était lui même révoqué en doute, et tant qu'on pouvait accuser Vespucci d'avoir écrit une lettre dont les affirmations étaient en contradiction avec ce qu'il avait écrit dans deux autres lettres.

* Histoire Géographique du Nouveau Continent.

** Voyez Notes au *Diario* de P. Lopes de Souza.

Un voyage que je fis à Florence tout exprès pour fixer mes doutes, me fournit les preuves que la fameuse lettre publiée pour la première fois par Bandini, plus de deux siècles après la mort de Vespucci, était fausse. La persévérance dans l'étude du récit du premier voyage fit le reste.

J'étais, je dois le dire, soutenu dans ma tâche premièrement par le fait que Vespucci disparaissait d'Europe* précisément pendant le temps où il assure avoir été en voyage, dans un récit repandu de son vivant, par toute l'Europe en plusieurs langues, et qui alors ne trouva pas de contradicteur; deuxièmement, que les contradictions ne se produisirent que plus tard, lorsque l'on remarqua, — sans motif à mon avis — que ce voyage pouvait jusqu'à un certain point, nuire à la gloire de Colomb; troisièmement que les récits des trois autres voyages, également contestés d'abord, avaient fini par être acceptés.

Enfin l'ardent désir de réhabiliter tout à fait la mémoire d'un honnête homme, encore victime d'injustes soupçons, est venu me soutenir aussi dans mes efforts, au milieu des contrariétés que j'avais rencontrées en chemin.

Ainsi lancé dans l'étude de ce premier voyage, je n'ai pas hésité à déclarer qu'il ne pouvait en aucun cas se rapporter aux côtes de Paria ou Venezuela, et j'ai hautement affirmé qu'il ne fallait y voir qu'une exploration primitive du Yucatan, du Golfe Méxicain, de la Floride et de la Côte Atlantique des États-Unis.

Continuant de marcher dans cette voie, je vis la vérité se dégager progressivement. Ainsi qu'il arrive pour les points historiques très-obscurs ou très-controversés, le jour ne s'est fait que peu à peu, naissant d'inspirations successives jaillissant mélées d'erreurs, qu'il a fallu éliminer une à une.

J'avoue qu'au moment de livrer mon précédent travail à l'impression, j'avais encore plusieurs doutes sur quelques détails. Grâce cependant à des lectures attentives, souvent répétées, du récit de Vespucci, dans son original adressé au gonfalonier Pierre Soderini en 1504, et à quelques faits nouveaux qui m'ont été suggérés pendant l'étude même, j'ai fini par voir mes doutes s'évanouir.

La relation de Vespucci est devenue pour moi aussi claire que celle de son deuxième voyage. Comme il arrive en pareil cas, pour l'une comme pour l'autre relation, j'en suis arrivé à m'étonner aujourd'hui de ce que l'on ait pu les comprendre différemment.

Je serai heureux si, après avoir lu attentivement les pages qui vont suivre, le lecteur partage mes convictions.

* Humboldt, en s'imaginant que tous ou une partie de douze vaisseaux, objet d'un contrat avec Bérardi, étaient destinés au troisième voyage de Colomb, a soutenu le contraire, mais ses argumens n'avaient pour base qu'une simple supposition, qui n'a pas été justifiée.

Ces pages tiendront lieu, pour le moment, de celles que nous avions promises pour compléter l'ouvrage. Nous nous proposons de publier encore une autre livraison qui contiendra quelques nouveaux éclaircissements sur les autres voyages de Vespucci. Dans tous les cas, le présent travail devra remplacer, soit pour les nouvelles éditions, soit pour les traductions, tout le chapitre du travail précédent, depuis la page 93 à la page 102.

I.

Les textes. — Le texte italien barbare. — Traduction latine par Jean Basin, réimprimée de nouveau en 1509 avec l'opuscule *Globus mundi.* — Un exemplaire de Ludd à Vienne. — Fautes du texte latin et du texte allemand.

Pour procéder avec plus d'ordre et pour établir les faits avec le plus de précision possible, nous donnerons d'abord le texte de Vespucci, que nous aurons ensuite à commenter.

Il va sans dire que nous n'admettons comme texte légitime que celui que nous considérons comme original et qui est écrit en italien avec un grand nombre de mots adaptés à la langue espagnole ou portugaise, ou même avec des mots complétement espagnols ou portugais. C'est une sorte de langage *romanza* que parlent de nos jours encore des italiens non-lettrés, qui ont séjourné, comme Vespucci, dans des contrées où domine la langue espagnole ou la portugaise.

Quelques exemplaires de ce texte original imprimé à Florence même, en seize feuillets et sans doute en 1505 ou 1506, sont venus jusqu'à nous, et c'est ce texte que nous avons reproduit, page par page, ligne par ligne, avec les fac-simile des vignettes originales, de la page 33 jusqu'à la page 64 de notre précédent travail*.

On sait qu'à l'aide d'une traduction française faite sur ce texte original, on entreprit à St. Dié (Vosges) une traduction latine, et que celle-ci fut imprimée et publiée au mois d'Avril 1507, simultanément avec l'ouvrage de Waldzeemuller intitulé *Cosmographiae Introductio.* On en fit une réimpression au mois d'Août de la même année. On réimprima encore de nouveau ces lettres à Strasbourg en 1509. Et cette dernière fois non seulement en latin, mais aussi en allemand, pour accompagner les deux éditions, latine et allemande, de la même *Cosmographiae Introductio*, et pour être à la fois ajoutées aux deux éditions, également latine et allemande**, d'un autre opuscule *Globus Mundi Declaratio*, ou en allemand: *Der Weltkugel Beschreibung.*

Grâce à notre érudit ami Mr. Major, l'attention du monde savant a été attirée sur un opuscule de Gaultier Ludd, imprimée également à St. Dié en 1507 — format petit in folio (et non pas in 4º.) sous le titre de *Speculi orbis declaratio****.

Ludd y affirme positivement, que la traduction latine a été faite par le Chanoine Jean Basin de Sendacour.

* Voyez: *Amerigo Vespucci, son caractère, ses écrits (même les moins authentiques), sa vie et ses navigations.* Lima, 1865.

** Voyez à la fin la note A.

*** La Bibliothèque Impériale de Vienne possède un exemplaire de cette petite plaquette assez rare (28. L. 37).

L'opuscule *Speculi orbis declaratio* a été dédié par Ludd au Duc de Lorraine René, et il est possible que ce même Ludd ait contribué de son côté à propager l'erreur qui s'est perpétuée pendant si longtemps et d'après laquelle l'epître de Vespucci, évidemment écrite à Pierre Soderini, gonfalonier de Florence en 1504, aurait été adressée au même Duc René.

En comparant cette traduction avec l'original, on constate des différences notables* et on trouve même des passages tronqués. L'authenticité de la relation a du nécessairement souffrir de ces altérations, et une critique consciencieuse doit rejeter cette version, et repousser aussi les traductions allemandes, qui procèdent toutes de la même source, et non point du texte original, auquel, comme nous l'avons dit, nous nous tiendrons strictement dans les pages qui vont suivre.

II.

Commencement du récit de Vespucci. — Son entrée au service du Roi Ferdinand. — Indices appuyant ce fait. — Voyages aux îles Canaries. — Le Rumb 0¹/₄ S. O. devait porter sur l'Amérique Centrale. Juillet 1497. — Omission de la mention des Antilles.

Vespucci commence ainsi son récit:

„Le Roi Ferdinand de Castille ayant résolu d'envoyer quatre na„vires à la recherche de nouvelles terres, je fus choisi par son Altesse „pour partir avec la flotte et aider aux découvertes."

„Nous sommes partis du port de Cadix le 10 Mai 1497, et nous „avons fait route par l'océan, en employant pour tout ce voyage dix„huit mois, et en découvrant une grande étendue de terre ferme et un „grand nombre d'îles, la plupart habitées et dont les anciens écrivains „ne parlent point; et cela à ce que je crois, parce qu'ils n'en avaient „aucune connaissance, car, si ma mémoire ne me trompe pas, j'ai lu „quelque part que vers l'océan il n'y a plus d'habitants. De cet avis „a été notre poète Dante, au 26ᵉ chapitre de son Enfer où il parle de „la mort d'Ulisse."

Dans ce voyage j'ai vu bien des merveilles."

Arrêtons nous, et remarquons bien que Vespucci ne dit pas qu'il est allé au service du gouvernement espagnol ou de la Reine Isabelle la Catholique, mais il affirme positivement qu'il est parti au service du Roi Ferdinand, et qu'il a quitté la baie de Cadix le 10 Mai 1497.

Ces assertions n'ont rien que de très-vraisemblable.

On sait, que depuis le mois d'Avril 1495 la navigation et le commerce des Indes occidentales avaient été déclarés libres. Tout armateur pouvait y envoyer des navires à la seule condition de les expédier du port de Cadix où on les enregistrait en leur imposant certains engagements envers l'État**.

A la suite de cette mesure, plusieurs navigateurs à ce qu'assure l'historien Gomara, „partirent à la recherche de découvertes, les uns à

* Voyez la note B à la fin.
** Navarrete II. p. 165 et 167.

leurs frais, les autres *aux frais du roi.* Tous espéraient s'enrichir, se créer une renommée et attirer sur eux la faveur des Rois. Mais — continue le même écrivain — comme la plupart d'eux n'ont fait que se ruiner en découvrant, il n'est pas que je sache resté souvenir de ces expéditions, ni même de ceux qui sont allés de l'autre côté de Paria depuis l'année 1495 jusqu'à l'année 1500"*. Or nous savons que le decret, qui affranchit la navigation, rendu le 10 Avril 1495 n'a été révoqué que le 2 Juin 1497, quand Vespucci se trouvait déjà en pleine mer.

Pendant que la flotte dont parle Vespucci, préparait son départ, Colomb employait tous ses efforts à obtenir la révocation des concessions du 10 Avril 1495 qu'il considerait comme une transgression de ses propres privilèges. Mais la flotte appareilla de Cadix le 10 Mai 1497, et ce fut seulement le 2 Juin suivant que le Roi signait à Medina del Campo, conjointement avec la Reine, l'ordre de révocation**.

On pourrait s'imaginer que cet ordre, fut retardé intentionellement pour des motifs touchant aux intérêts particuliers du Roi Catholique. Quatre jours avant le départ de l'expédition, le 6 Mai de la même année 1497, il signait encore avec la Reine une *provision* accordant la franchise de droits à tous les articles qu'on apporterait des Indes Occidentales***.

On sait que la présence de Colomb, qui se trouvait alors en Espagne, ne fut pas suffisante pour empêcher ces expéditions ou ces voyages libres. André Bernaldes, curé de Palacios, nous l'affirme dans son *Histoire des Rois Catholiques*, à l'endroit où il s'occupe de Colomb veillant aux préparatifs de son troisième voyage, et ajoute que „pendant que l'amiral était à la cour" on se concerta, on négocia† et on accorda à plusieurs autres capitaines des permissions pour aller à la découverte, et qu'ils partirent en effet.

Vespucci dit encore que le voyage a duré en tout dix-huit mois, que les navigateurs ont découvert une grande étendue de terre ferme — c'est-à-dire un grand continent, — et beaucoup d'îles, dont une grande partie étaient habitées. Ces indications ne font qu'augmenter l'intérêt qui nous porte à expliquer ce grand voyage, et elles serviront aussi à appuyer son authenticité si nous réussissons à l'expliquer.

Laissons le narrateur poursuivre son récit:

„Comme je l'ai dit, nous partîmes du port de Cadix avec quatre „navires marchant de conserve et nous commençâmes notre route en

* Entendiendo quan grandissimas tierras eran las que Christoval Colon descubria, fueron muchos á continuar el descubrimiento de todas: unos á su costa, *otros á la del Rey,* y todos pensando enriqueçer, ganar fama y medrar con los reyes. Pero como los mas dellos no hizieron sino descubrir y gastarse, no quedó memoria de todos, que yo sepa.... ni aun de todos los que fueron por la otra parte de Paria desde el año de 1495 hasta el de 1500. Fol. 50 ed. de 1553.

** Ce document se trouve dans l'ouvrage de Navarrete, t. II. p. 201.

*** Voyez le texte de ce document au 2e volume de Navarrete p. 196. Ce texte était déjà connu de Rafael Antonio y Acevedo qui le cite p. 2 et 209 de son curieux livre *„Memorias Historicas sobre la Legislacion y gobierno del comercio de los Españoles con sus colonias,"* Madrid 1797.

† „E estando él (Colomb) en la corte, se negoció é concertó é se dió licencia a.... muchos capitanes....para ir á descubrir; é fueron," etc.

„nous dirigeant en droite ligne vers les îles Fortunées (appelées au-„jourd'hui *la Gran Canaria*) situées dans l'océan à la limite de l'occi-„dent habité, et placées sous le troisième climat, à l'endroit où le pôle „nord s'élève sur l'horizon de 27 $^1/_2$ degrés, à la distance de 280 lieues „de cette ville de Lisbonne, vers le S. S. O. Nous nous y sommes „arrêtés pendant huit jours pour nous approvisionner de bois, d'eau et „d'autres choses indispensables. — Après quoi, ayant fait nos prières, „nous avons levé les ancres et mis les voiles au vent."

Dans tous ces détails il n'est pas un point, qui puisse faire douter de la véracité du récit de Vespucci.

Et cette distance de Lisbonne à la Grande Canarie considérée comme étant de 280 lieues nous servira d'échelle de proportion* pour apprécier les autres distances.

Comme Vespucci dit que la flotte s'est arrêtée pendant huit jours à là Grande Canarie, si l'on ajoute à ce laps de temps huit autres jours nécessaires pour le voyage de Cadix, il s'en suit que l'expédition ne serait repartie que le 25 ou le 26 Mai.

Vespucci continue ainsi:

„En commençant notre chemin vers O $^1/_4$ S. O. et en tenant cette „route nous avons tant navigué qu'au bout de trente sept jours, nous „fûmes devant une côte que nous avons pensé être une terre conti-„nentale."

„Cette terre est placée à l'occident des îles Canaries, dans la zone „torride, à une distance de près de mille lieues; parceque nous avons „trouvé, d'après les indications de nos instruments, que le pôle nord „s'élevait de 16° à l'horizon et que nous étions de 75° plus à l'occident „que les Canaries."

Jetons les yeux sur une carte marine, et nous verrons que ce parage de terre ferme, ou ce continent, où la flotte a dû arriver, en partant des Canaries vers O $^1/_4$ S. O. (en négligeant même les autres indications de Vespucci), ne peut se trouver que dans l'Amérique Centrale.

Vespucci ajoute que, en y arrivant, il venait de faire à peu-près mille lieues dans la zone torride. Or, en effet, si nous mesurons sur la carte la route suivie, nous reconnaîtrons qu'après avoir dépassé le tropique du Cancer et tenant le rumb O $^1/_4$ S. O., il a dû, avant de rencontrer le Nouveau Continent, faire plus de trois fois et demie la distance qui sépare Lisbonne de la Grande Canarie, distance qu'il évalue à deux cents quatre vingts lieues. Mais l'influence des courants devait être si favorable à sa marche qu'il ne faut point s'étonner si Vespucci n'a estimé qu'à mille lieues la distance parcourue, et qui, d'après ce que nous savons aujourd'hui, est de 1200 à 1300 lieues.

En ajoutant aux trente sept jours de route suivie depuis les Canaries les huit jours de station à cette île, et en comptant encore sept ou huit jours pour le voyage de Cadix, nous trouverons que le voyage entier a dû durer à peu-près cinquante deux jours, et que, par conséquent,

* Les autres distances désignées par Vespucci, comme par exemple celle de Lisbonne aux Azores (il n'indique pas l'île) évaluée à 300 lieues et celle de Bahia au parage méridional où il a quitté le continent en 1502, sont trop vagues pour qu'il soit possible d'en tenir compte.

on n'a pu apercevoir le continent que vers le commencement de juillet; c'est à dire quelques jours après que Sebastien Cabot l'eût découvert de son côté (24 juin), plus au nord.

Vespucci, dans son laconisme excessif, ne fait pas mention de l'endroit où l'expédition a navigué à travers les Antilles. On pourrait dire qu'il a pu passer par le large canal au nord de la Guadeloupe, dans la nuit ou pendant le brouillard, et que dans ce cas il ne l'aura pas vue; mais nous inclinons plutôt à croire que, poussé par le désir d'abréger son récit (il l'avoue lui même dans sa lettre), il a cru pouvoir omettre ce détail, de même qu'il a négligé d'autres points plus importants, et de même que, dans le voyage suivant, il a également omis de dire qu'il avait passé près de l'île de la Trinidad. Vespucci (et cette observation s'applique aussi à quelques autres oublis d'une nature semblable) écrivait sept ans après les évènemens qu'il raconte, et ne s'occupait dans sa relation, que de ce qui l'avait frappé le plus ou de ce qui pouvait, selon lui, attirer en Italie, l'intérêt de son correspondant et ancien compagnon d'études, Pierre Soderini.

II.

Indications vraisemblablement inexactes des latitudes et des longitudes. — Présomptions en faveur du cap *Gracias a Dios* comme point d'atterage.

Vespucci assure, que d'après les indications des instrumens de bord, le parage où l'on avait attéri se trouvait par 16° de latitude nord et par 75° de longitude ouest des Canaries.

Ne cherchons pas à prendre à la lettre ces deux indications, ni à appliquer à nos cartes actuelles, dressées après trois siècles d'observations répétées, avec des instrumens perfectionnés, les résultats donnés par des observations primitives faites en mer, à l'aide d'un astrolabe suspendu par le pouce devant les yeux, et exposé aux secousses et aux oscillations des navires.

On connait bien des parages de l'Amérique dont les latitudes ont été faussement déterminées d'abord, et indiquées comme étant de presque un degré plus au nord ou plus au sud que leur position véritable.

Quant aux longitudes, les différences sont encore plus considérables. On sait, entre autres, que celles du Brésil, inscrites au fameux *Routier* de Pimentel — publication du siècle passé, — sont données, si notre mémoire ne nous trompe point, avec un écart d'environ quatre degrès.

Ces différences devaient forcément se produire et atteindre des proportions plus remarquables encore durant les premières navigations, alors qu'on n'avait pas de chronomètre. En ce qui touche les longitudes, les pilotes se trompaient quelque fois de dix et même de quinze degrés, ainsi qu'on peut le voir au *Journal* de Colomb, à son retour du premier voyage. Ayant aperçu les côtes de l'île de *Santa Maria des Azores* le 15 février 1493, quelques-uns des pilotes la prirent pour

l'île de Madère et d'autres pour le cap de Roca, à l'entrée du Tage*. Or, la différence des longitudes entre le cap de Roca et l'île de Sainte Marie dépasse quinze degrès.

De ce que nous venons de dire, il résulte que si, par hazard, quelques autres indices nous amenaient à croire que l'atterage de Vespucci aurait bien pu se faire un peu au nord du cap *Gracias a Dios*, situé par 15° nord et 67° 7′ à l'ouest de la Grande Canarie (c'est à dire avec moins d'un degré de différence en latitude et huit en longitude) il n'y aurait, à nos yeux, aucun motif pour ne pas admettre que ce fut là le véritable atterage, car nous l'avons déjà dit, les chiffres indiqués ne peuvent guère être considérés que comme approximatifs.

Mais s'il existe d'autres indices, quels sont ils? Vespucci lui même se charge de nous les donner:

Poursuivons donc son récit:

„Nous avons mouillé à une lieue et demie de terre, nous avons mis „à la mer nos embarcations montées par des hommes armés et nous „nous sommes dirigés vers la plage. Avant d'aborder nous y avons „aperçu beaucoup de monde, ce qui nous a causé une grande joie.“

„Nous avons rencontré des gens nus qui paraissaient avoir peur de „nous, et cela, à ce que je crois, parce qu'ils nous ont vus habillés, „et d'une autre figure qu'eux. Ils se sont retirés sur une hauteur et „malgré les signes de paix et d'amitié que nous leur avons faits, ils „n'ont pas voulu communiquer avec nous; de manière que la nuit survenant, et nos navires étant ancrés dans un endroit dangereux — la „côte étant sauvage et sans abri, — nous nous sommes décidés à partir, „à la recherche d'un bon port ou d'une anse où il nous fût possible „de nous mettre en surêté.

„Nous avons navigué au nord-ouest, qui était aussi la direction de „la côte, ayant constamment la terre en vue et découvrant du monde „sur la plage.“

„Et après avoir navigué pendant deux jours encore, nous avons „trouvé un endroit assez sûr pour nos navires. Nous y avons mouillé „à une demie lieue de la terre, sur laquelle on voyait beaucoup de „monde etc.“

Ces lignes nous apprennent que l'on avait d'abord mouillé devant une côte sans abri et où la houle était forte, de manière que l'on fut forcé de lever les ancres et de naviguer vers nord-ouest** en suivant la direction que prenait aussi la côte.

Or, ce parage, qui aurait pu être longé pendant deux jours vers le nord-ouest, ne se trouve dans ces voisinages que vers le cap *Gracias a Dios*, ou un peu au nord de ce cap. De là, en suivant les côtes basses et sablonneuses qui ferment les lacs Caratasca et Brewer on arriverait, même sans l'assistance de courants favorables, en deux jours à un petit port.

Remarquons encore un autre fait: parlant de la côte suivie, Vespucci emploie le mot *plages*, ce qui signifie clairement que pendant

* Despues del sol salido vieron tierra pareciales por proa al N. E.: alguns dician que era la isla de la Madera, otros que era la Roca de Cintra en Portugal. Colomb lui même croyait se trouver près de Canaries. Voyez nos notes à sa lettre envoyée de Lisbonne: Edition de Vienne de cette année.

** „*Per el maestrale, che così correva la costa.*“ Non pas „*per el vento maestrale,*“ comme cela est écrit quelque part.

cette navigation de deux jours, la côte que l'on longeait n'offrait ni élevations ni montagnes, mais qu'elle était au contraire comme celle qui s'étend depuis le cap Gracias jusqu'au port du Cap Cameron.

Or, les montagnes qui environnent ce dernier port, et l'élévation de la côte au bord de la mer donneraient aux navigateurs plus de confiance quant à la probabilité d'y rencontrer un bon mouillage (*assai sicuro luogo per le navi*); et effectivement Vespucci dit qu'on a trouvé un abri, de manière que l'on a pu jeter l'ancre à une demie lieue de terre.

Et, bien que nous sachions que les histoiriens assurent que le nom du cap *Gracias a Dios* fut donné par Colomb en 1502,* cela n'empêche pas que ce cap n'ait pu avoir été vu avant cette année, peut-être à l'insu de Colomb.

On a prétendu, et cela tout récemment encore, qu'il fallait réduire de moitié les 16° de latitude indiqués par Vespucci, parceque les instrumens employés alors donnaient toujours les hauteurs doubles, et que, en conséquence, la vraie latitude serait ramenée à 8°, ce qui nous ferait tomber sur les côtes de Paria ou Venezuela.

Sans trop insister sur ce point et sans trancher la question si une seule latitude double exceptionnellement inscrite dans la copie du journal de Colomb, écrite par Las-Casas, doit être considérée comme un *lapsus-calami*, disons simplement, que l'argument ne saurait trouver d'application au cas qui nous occupe. — Non seulement la route suivie et les circonstances indiquées désignent un parage dans l'Amérique Centrale, mais ce parage est encore plus clairement déterminé quand, en parcourant toujours la côte vers le nord, on ne tarde pas à se trouver au *bout du second climat*, presque sous *le tropique du Cancer*.

Et tout le monde sait qu'il n'existe pas, à la côte de Paria, ou de Venezuela, un seul point situé près de ce tropique. Donc, si l'on veut supposer, quand même, que l'attérage de Vespucci, ait eu lieu vers 8° de latitude, il faut nécessairement admettre que son voyage fut plus merveilleux encore qu'il ne l'a été en réalité, puisque, en tout cas, nous devons suivre Vespucci à la côte du Mexique au delà du 23e degré de latitude nord.

IV.

L'expédition fait relâche dans un port assez sûr — probablement celui du cap Cameron, habité par des Indigènes de race Caraïbe. — Opinion sur la description qu'en donne Vespucci. — Les mots *yucca*, *casave*, *ñame* et *canoe*. — Passages d'Herrera. — L'or en petite quantité. —

Poursuivons avec Vespucci:

„Ce même jour nous sommes allés à terre, avec nos chaloupes, et „nous avons débarqué en bon ordre avec quarante hommes.

„Les habitans évitaient de traiter avec nous, et nous n'avions aucun „moyen de les attirer à nous; pourtant nous avons tant fait en leur „donnant des clochettes, des miroirs, des rosaires, des *spaldini* et d'autres

* Voyez la note C à la fin. —

„bagatelles que quelques-uns d'entre eux, rassurés sur nos intentions, sont „enfin venus traiter avec nous.

„Ayant ainsi établi de bonnes relations d'amitié, la nuit survenant, „nous avons pris congé et nous sommes retournés à bord.

„Le lendemain, de très-grand matin nous avons vu sur la plage un „grand nombre d'habitants. Ils avaient avec eux leurs femmes et leurs „enfans.

„Nous nous sommes approchés de terre et nous avons vu qu'ils arri„vaient chargés de provisions, et avant que nous fussions débarqués, „un grand nombre d'entre eux — ils sont bons nageurs — se sont jetés „à la nage, allant à notre rencontre en mer, à la distance d'une portée „d'arbalète. Ils sont venus à nous avec tant de sécurité qu'on aurait „pu croire qu'ils avaient traité depuis longtemps, et cette sécurité nous „causa une grande joie."

Empressons nous de dire que ces indiens, nonobstant l'extrême bienveillance qu'ils ont témoignée à leurs hôtes, étaient des Caraïbes. Cette certitude résulte pour nous des renseignemens que le fils de Colomb (Don Fernando), Herrera et d'autres voyageurs ont laissés sur les habitants d'Honduras en général. Puis, le fait se trouve encore confirmé par les écrits publiés de nos jours qui constatent l'existence des Caraïbes dans le voisinage du cap Cameron. Des villages sont d'ailleurs désignés non seulement sur l'excellente carte de l'Amérique Centrale dressée par Max. de Sonnenstern, et sur celle de Honduras dans l'ouvrage de E. G. Squier *The States of Central America* (New-York, 1858), mais aussi sur toutes les cartes marines contemporaines. Nous connaissons même par une petite note de J. Galindo, publiée dans le journal de la Société Géographique de Londres (vol. III. p. 291) quelques mots de la langue de ces Indiens, et ces vocables* suffisent pour nous montrer que leur idiôme avait beaucoup d'analogie, non seulement avec l'*Arauac* et le *Wa-ya-wai* de la Guiane Anglaise, mais aussi avec le *Galibi* et par conséquent avec le *Tupi* ou *Guarani*. Ces analogies nous révèlent un fait éthnographique digne de remarque, c'est que les races tupis ou guaranis ont envahi jusqu'à cette partie de la côte.

Le navigateur florentin a également placé à cet endroit de son récit une description très-détaillée de la vie et des moeurs des Indiens, et, chose singulière, il s'est départi, dans ce passage, de son laconisme habituel, sans doute, parcequ'il supposait, avec raison, que ces détails intéresseraient le gonfalonier Soderini, bien autrement que ne le feraient, soit ses demonstrations astronomiques ou cosmographiques sur les longitudes et latitudes, soit la nomenclature de ses chefs et d'autres personnages inconnus de son correspondant.

Le récit de Vespucci nous répresente ces Indiens tels que Colomb a rencontré, en 1502, les indigènes près du cap Cameron qu'il nomma *Costa de la Oreja*, ainsi qu'on peut le voir dans la vie du même Colomb, écrite par son fils Don Fernando.**

* Mer: *Barana;* en tupi Paraná, en galibi *Balaná*: feu *Wat,* en tupi *Tatâ,* en galibi *Uatô*; lune *Hati;* en tupi *Taci;* canot, *Gureïra,* en tupi *Igára;* isle *Uban,* en tupi *Puam.*

** „Ma la gente, la qual giace piu in su verso l'oriente (du cap *Cajinas)* fino al capo di Gracie a Dio, é quasi negro, et di brutto sguardo, ne porta cosa alguna

Nous réservons pour une note finale* cette partie du texte de Vespucci, et nous nous contenterons d'en faire ici une analyse sommaire. D'après notre navigateur, les Indiens étaient anthropophages quant à leurs ennemis. Ils allérent entièrement nus, ne laissaient croître que les cheveux de la tête, se montraient d'une agilité extrême, et se servaient de l'arc et de flèches. Ils étaient en guerre avec des tribus voisines. Ils portaient, comme ornements, des plumes d'oiseaux et des colliers faits de vertèbres de poissons, et avaient des *botoques* aux lèvres, aux joues et aux oreilles. Ils ignoraient l'existence de la proprieté et habitaient de grandes barraques dans lesquelles ils couchaient sur des hamacs de coton. Ils se baignaient fréquemment, et changeaient de résidence tous les huit ou dix ans. Dans leur maladies ils observaient une diète rigoureuse, et connaissaient un mode de traitement analogue à *l'hydrosudopathie.* Les femmes, lorsqu'elles accouchaient, allaient vers la rivière, et revenaient immédiatement reprendre leur travail habituel.**

Leur nourriture principale était, de même que celle de presque tous les Indiens habitant la zône torride, le pain de manihot, et le *dioscorea cara*, ou selon Vespucci le *yuca*, le *casabi*, et l'igname.

Il suffit que l'igname se trouve parmi ces trois mots pour reconnaître que les autres termes pouvaient bien ne pas appartenir à la langue du pays. Le mot igname (*ñame* en espagnol, *inhame* en portugais) est d'origine africaine, comme on peut le voir dans le *Diccionario de Vozes Cubanas* par Prichardo; 3ème édition page 191. *Aje* était le mot des Antilles. Vespucci aura sans doute entendu, à bord, de la bouche des colons espagnols, non seulement les mêmes mots, mais aussi celui de *canoa*; — tous ces vocables étaient déjà familiers à ceux qui avaient été aux Antilles.

„Au commencement du voyage“, continue Vespucci, „peut-être parceque „nous ignorions la langue des habitans, nous n'avons rien trouvé qui „pût rapporter quelque profit, si ce n'est quelques indices (*alcuna di-„mostra)* révélant qu'il y avait de l'or. Cependant, pour ce qui est „relatif à la position et à la qualité de la terre, il est impossible d'en „avoir une meilleure.“

En effet l'or n'était pas un produit natif, existant sur cette côte; mais de temps à autre, on voyait quelques ornements de ce métal, que les indigènes avaient pris à leurs voisins avec lesquels ils étaient en guerre.

coperta, et in tutto é molto selvatica; et, sicome dicea l'Indian, che fu preso, mangia carne humana, et i pesci crudi cosi come gli amazza, et porta l'orecchie forate co' buchi si larghi, che commodamente vi potrebbe entrare un ovo di gallina. Da che l'Ammiraglio chiamó quella costa *costa dell' orecchia.*“

C'est sans doute ce passage ce qui a fait écrire à Herrera (Dec. I., liv. V., chap. VI.) ces lignes: „Habia otras gentes por aquella costa (Honduras) que tenian las orejas oradadas, i con grandes agujeros que cabia bien un huevo de gallina“ etc.

* Voyez la note D.

** Ce fait est confirmé par Herrera, parlant des Indiennes d'Honduras. „Ibanse „las mugeres a parir al campo á algunas partes secretas á solas, cortaban ellas mismas „la vid á la criatura, porque entendian que se otra la cortaba no podria vivir, „lababanla luego en un arroio i ellas se lababan tambien.“ (Dec. IV., liv. VIII., chap. 6.)

V.

Un parage exploré, près du Tropique du Cancer, sert à faire reconnaître le trajet parcouru avant d'y arriver, et surtout la situation de *Veneziola*.

Afin de mieux nous orienter à travers le peu de renseignemens vagues donnés par Vespucci, ils nous faut prendre pour point de départ un parage qu'il désigne avec précision, et de là rebrousser chemin. Par ce moyen, nous reconnaîtrons quel fut le trajet parcouru.

Ce parage était encore dans la zone torride, mais déjà près du tropique du Cancer.

Avant d'y arriver, en quittant la première relâche (Honduras), on avait navigué en côtoyant la terre pendant plusieurs jours et en relâchant sur divers points, où l'on était entré en communication avec les habitants, qui étaient fort nombreux.

On entra enfin dans un autre port où il y avait un village bâti sur l'eau — comme Venise — ayant des maisons de bois élevées sur de gros troncs d'arbres. Pour faciliter l'intelligence de notre narration, nous désignerons ce port par le nom *Veneziola.*

Au départ de *Veneziola* on poursuivit la route continuant de longer la côte pendant environ 80 lieues, et on arriva au parage, dont nous avons parlé, près du tropique du Cancer. Ce ne pouvait être que vers Tampico.

Ayant marqué ce parage, il est facile de déduire celui où approximativement devait se trouver *Veneziola.* Et nous disons *approximativement,* parceque, s'il ne s'agissait que de 80 lieues prises exactement, notre tâche serait plus facile. Nous n'aurions qu'à mesurer les $\frac{80}{280}$ ou $\frac{2}{7}$es de la distance qui sépare Lisbonne de la Grande Canarie et le compas montrerait où devait se trouver notre *Veneziola.* Mais comme cette station doit réunir plusieurs conditions pour répondre à la description de Vespucci, il nous faut procéder avec plus de précautions. Rappelons nous, avant tout, que nos marins, au 15e siècle, n'avaient pas la connaissance des courants du golfe méxicain, de ces courants qui devaient accélérer leur marche. Dans cette ignorance ils auront sans doute amoindri dans leurs évaluations la route parcourue; de telle sorte que le nombre de 80 lieues doit être considéré comme inférieur à la distance réellement franchie. Or, ajoutons seulement quelques lieues à ce chiffre, et nous nous trouverons dans les régions de Tabasco, où les inondations sont fréquentes, et où l'on trouve, de nos jours encore, d'après ce que l'on nous assure, des hameaux bâtis sur des troncs d'arbre.

Nous reviendrons sur ce point, en cherchant à fixer, autant que possible, la situation de notre *Veneziola.*

VI.

Arrivée à *Veneziola*, après avoir fait le tour du Yucatan. — Preuves à l'appui tirées d'autres sources. — Le golfe d'Hibueras avait été découvert avant 1502.

Venant d'Honduras, notre flotille, pour arriver à un port situé à environ 80 lieues au sud du tropique, a dû faire le tour du Yucatan. Mais

Vespucci, dans son laconisme, ne consacre à cette grande étendue de côtes que les quelques lignes que voici:

„Nous nous sommes entendus pour partir et pour avancer *(andare „piu inanzi)*, en côtoyant continuellement *(di continuo)* la terre. Nous „avons relâché souvent *(facemmo molte scale)* et nous avons commu-„niqué avec beaucoup de monde *(con molta gente)*."

„Et, au bout d'un certain nombre de jours, nous nous sommes trouvés „dans un port, (c'est déjà celui de notre *Veneziola)* où nous avons „échappé à un grand danger. Mais il a plu au Saint Esprit de nous „en tirer."

Vespucci était à ce point dominé par le désir d'abréger son récit (*io sono ito stringendo la lettera cuanto ho potuto*) qu'il ne dit mot ni du golfe d'Higueras, ni du Yucatan.

Nous reproduirons cependant plus loin* quelques textes d'Oviedo, de Gomara, de Martyr et d'Herrera, (textes déjà publiés par nous en partie) qui confirment que ces parages ont été explorés avant Colomb, dans son quatrième voyage, c'est à dire antérieurement à 1502, et nous citerons ici quelques lignes de l'ouvrage du même Herrera qui les a sans doute empruntées à quelque ancien document, comme il a fait pour tant d'autres renseignemens imprimés dans son livre, compilation mal digérée faite à l'aide d'une infinité de documens précieux qui commencent peu à peu à paraître.

Herrera cherchant à expliquer l'etymologie du nom donné au golfe d'Higueras (*Hibueras* un fruit de l'arbre *Crescentia Cujeté*, appelé de nos jours encore *Jiguera* à St. Domingue et Güira à l'île de Cuba) parle *„des premiers Castillans qui côtoyaient la terre"* en passant par ce golfe.**

Or, quels pouvaient être ces mystérieux *premiers Castillans*, dont le nom ne pouvait se prononcer, si non les voyageurs naviguant avec notre flotille?

Nous retrouverons plus tard ce même compilateur Herrera, nous aidant à éclaircir cette notice, et nous le verrons sans s'en douter, venir à la fois au secours de Vespucci, qu'il avait quelques pages plus haut,*** attaqué avec tant de véhémence.

* Voyez § XVI.

** „Llamó se golfo de las Hibueras, porque, passando por alli navios *de los primeros Castellanos, que costeaban la tierra,* hallaban por la mar gran suma de calabaças, que se crian en aquella tierra, que en Santo-Domingo llaman *Hibueras,* et se crian en sus arboles que se dicen Hibueros; i porque tocando en una poblacion que llaman Guaymura, que, segun se entendió, procuraron de tomar puerto en ella" etc. (Herrera, IV, VIII., chap. 3.)

*** Herrera, le chroniste des Indes Occidentales, en empruntant presque littéralement le texte latin de la *Cosmographiae Introductio* sur ce premier voyage de Vespucci dans tous ses détails, sachant que le navigateur florentin avait accompagné Hojeda en 1499, crût que ce voyage devait être le premier qu'il fit. Dans cette persuasion il changea la date en 1499, et quand il vit que le récit du navigateur florentin commençait à être en désaccord avec les faits qu'il connaissait par d'autres documents sur le premier voyage d'Hojeda en 1499, il cria à l'imposture, et il accusa Vespucci d'avoir tout brouillé à dessein, tandis que c'était lui, Herrera, qui se trompait, et qui allait aussi induire en erreur les Charlevoix, les Robertson, les Tiraboschi, et même les Navarrete et les Humboldt.

VII.

Récit de Vespucci de ce qui se passa à Veneziola. — Commentaires. — Constructions sur troncs d'arbres nécessaires en raison de la nature du sol. — Exemples pris en divers pays. — Applications de ces exemples à Tabasco. — Difficultés pour déterminer la position exacte de Veneziola, qui devait se trouver entre Coatzacoalcos et Terminos.

Sans nous arrêter d'avantage sur le Yucatan, dont Vespucci s'occupe si peu — peut-être parceque son navire n'a pu s'en approcher, en raison de ce que la côte y est d'un accès tellement difficile que les navires doivent* mouiller quelquefois à cinq lieues de terre, — disons quelques mots de Veneziola:

„Nous sommes allés à terre dans le port — dit Vespucci, — et nous „y trouvâmes un village sur l'eau comme Venise. On y voyait qua„rante quatre maisons ou grandes barraques bâties sur de gros troncs „d'arbres. Les portes de ces maisons étaient comme des ponts-levis que „l'on baissait pour passer d'une maison à l'autre. Lorsque les habi„tans nous ont aperçus, ils ont montré grand peur, et ont soudainement „levé tous les ponts. Et pendant que nous regardions cette merveille, „nous avons vu venir, par la mer, environ vingt deux de leurs canots, „construits d'une pièce avec un seul tronc d'arbre, et ils s'approchaient „de nos chaloupes, et, comme étonnés de voir nos figures et nos ha„billements, ils restaient à une certaine distance."

„Alors nous leur avons fait signe de venir à nous, les rassurant par „des gestes d'amitié. Et comme ils ne venaient pas, nous sommes allés „à eux, mais ils n'ont pas voulu nous attendre et sont retournés à „terre, en nous signifiant qu'ils reviendraient bientôt.

„Ils sont allés tout droit à terre, et ils n'ont pas tardé à revenir, „amenant seize jeunes filles, dont ils ont placé quatre dans chacune de „nos chaloupes; Votre Magnificence peut bien croire combien nous „nous sommes étonnés de cela; puis ils se sont mis avec leurs canots „entre nos chaloupes, et nous ont accompagnés, en s'entretenant avec „nous, de manière que nous avons pris tout cela comme démonstration „d'amitié.

„Cependant, nous avons remarqué beaucoup de gens qui sortant „des maisons, arrivaient à la nage; et comme ils s'approchaient de nous, „sans témoigner la moindre défiance, plusieurs vieilles femmes se mon„trèrent devant les portes des maisons, en jetant de grands cris et „en s'arrachant les cheveux, en signe de désespoir. Cela nous donna des „soupçons et chacun de nous prépara ses armes. Au même instant „les jeunes filles qui étaient dans nos chaloupes se sont jetées à la „mer, et les canots se sont séparés de nous; les hommes commencèrent „à nous lancer des flèches à l'aide de leurs arcs, pendant que d'autres „arrivaient à la nage, ayant une lance cachée sous l'eau; de manière „que, la trahison étant reconnue, nous avons commencé non seulement „à nous défendre mais aussi à les attaquer vigoureusement.

„Avec nos chaloupes nous avons fait couler un grand nombre (*molte*) „de leurs canots, leur causant beaucoup de ravages; et ils se sont tous „jetés à l'eau et, en abandonnant leurs canots et ayant beaucoup souffert, „ils s'enfuîrent vers la terre, à la nage.

„De leur côté sont morts quinze ou vingt: un grand nombre furent „blessés. Nous avons eu cinq blessés, lesquels échappèrent tous, par

* La costa de toda esta provincia (Yucatan) es tan baja, que en pocas partes se pode surgir á menos que á quatro ó cinco leguas de tierra. Herrera, Desc. Cap. 10.

„la grâce de Dieu. Nous avons pris deux jeunes filles et deux hommes. „Après, nous sommes allés à leurs maisons, et en entrant n'y avons „trouvé qu'une vieille femme et un malade. Dans ces maisons nous „avons pris beaucoup de choses, mais de peu de valeur, et nous n'avons „pas voulu incendier les maisons, parcequ'il nous semblait que cela „chargerait nos consciences.“

„Nous sommes rentrés dans les chaloupes avec cinq prisonniers; et „nous sommes retournés aux navires, où nous avons mis les fers aux „pieds des prisonniers; mais, pendant la nuit, les deux filles (auxquelles „nous n'avions pas mis les fers) ont pris la fuite, comme aussi un des „hommes, de la manière la plus adroite du monde.“

„Le lendemain nous avons résolu de sortir de ce port.“

Sans faire de commentaires sur la partie de ce récit qui ne regarde pas notre travail actuel, et en remarquant en passant, que, d'après le récit même de Vespucci, les Indiens se seraient également plaints d'avoir été trahis, disons quelques mots de ce fameux village indien bâti sur la mer comme Venise.

On sait que cette innocente reminiscence de Venise a beaucoup contribué à entretenir l'erreur qui à persisté pendant si longtemps, et d'après laquelle le parage qui nous occupe se trouverait près du lac Maracaïbo à Venezuela.

Et pourtant quoi de plus fréquent, dans le nouveau, comme dans le vieux monde, notamment près des rivières exposées aux inondations, que de voir des maisons construites sur des troncs d'arbres ou grosses poutres pour que l'inondation arrivant, les habitans puissent se refugier dans l'étage supérieur.

Près du Nile, et sur quelques rivières de la Chine et de l'Inde, des constructions semblables sont fréquentes. En Amérique, elles existaient, non seulement près de Maracaïbo, mais aussi à l'entrée de l'Amazone.

Il n'y a pas encore long temps que, dans l'Ecuador, notre attention a été attirée sur un des villages les plus remarquables de ce genre; — celui de Bodegas sur un affluent du Guayas, capitale d'un département à quelques lieues de Guayaquil.

Ce ne sont pas les moeurs des habitants, mais c'est uniquement la suprême loi de la nécessité, qui enseigne aux habitants la construction de ces villages élevés sur pilotis.

Or, il existe peu de contrées où la nécessité de ces constructions primitives se fasse ressentir plus que sur cette étendue de terres au delà du Yucatan, près du golfe méxicain, que l'on appellait la province de Tabasco. Toute cette province, dit Herrera (Descr. chap. 10), „est une plaine arrosée par des canaux (*esteros*), des lacs et des lagunes; ainsi les communications s'y font par des bateaux et des canots“. Près de la rivière de Coatzacoalcos (Guaçucalcos) ajoute Diaz del Castillo (chap. 103) „tout le pays est inondé“ (*de cienagas*). Ces informations se trouvent confirmées par les renseignements les plus précis recueillis de nos jours, et connus des Géographes.*

* Voyez l'*Atlas de Mexico* par Ant. Garcia y Cubas, Mexico, 1858; le *Dicc. Univ. de Hist. et Geogr.*, Mexico, 1853, et suiv.; et surtout les deux mémoires de Galindo et de Peter Masters, qui furent publiés dans le Journal de la Soc. Géogr. de Londres vol. III., pp. 59—64 et vol. XV., pp. 244—258.

D'après le simple récit de Vespucci, il ne serait pas facile de dire exactement quel était le port où se trouvait notre *Veneziola*. L'esprit belliqueux des Indiens, la presque certitude qu'ils n'étaient pas sujets méxicains,* la distance d'environ 80 lieues de Panuco, le genre de constructions employé dans le village, et l'absence sur cette partie de la côte de montagnes couvertes de neige, — du moins Vespucci n'en parle pas, — tout cela nous fait croire que ce port n'aurait pu être que l'un de ceux qui se trouvent entre la première bouche du lac de Terminos et la Barrilla de Coatzacoalcos. — Les bouches de la rivière de ce nom, à cause de leur position sur un angle rentrant de la côte, au point où celle-ci tourne vers le nord, auraient dû être facilement remarquées de ceux qui longeaient la même côte, en venant de l'Est.

S'il s'agissait d'un autre pays plus civilisé, le village aurait en tout cas survécu, et il pourrait, malgré les trois siècles et demi qui se sont écoulés depuis lors, nous servir de guide; mais par suite des habitudes des Indiens, de changer leurs villages au bout d'un certain nombre d'années, il ne nous est pas permis de penser que notre *Veneziola* existait encore au même endroit lors des explorations qui eurent lieu vingt ans plus tard.

N'oublions pas que d'après la description de Vespucci, les maisons de *Veneziola* seraient bâties en bois et couvertes comme des barraques (*Capane*). Cette circonstance est confirmée par Herrera** à propos de celles des anciens Chontals. Aussi le village de Tabasco devait être construit en bois, puisque les habitants, selon Herrera (Dec. II., lib. X., Cap. 9.), ont supplié Cortez de ne pas l'incendier. Encore de nos jours, les misérables habitations des Chontals sont en paille, ayant accès du côté de la forêt, et étant toujours ouvertes pour que les femmes et les enfants puissent s'échapper à l'approche des inconnus. Ainsi la forêt leur rend le même service que faisaient aux anciens Indiens les ponts-levis dont nous parle Vespucci.

VIII.

La flotte passe des eaux de Tabasco aux côtes de Panuco, sans relacher à aucun port de la côte de l'empire des Méxicains. On cherche à expliquer ce fait. Pourquoi la flotte est retournée en Espagne avec peu d'or.

Partant du dernier port, situé, assurément, dans les voisinages du Yucatan et à l'extrémité méridionale de l'empire des anciens Méxicains, la flotille suivit continuellement le long de la côte (*di continuo al lungo della costa*), et n'alla relâcher, qu'au délà de l'autre frontière du même empire, parmi les Huaxtèques.

On peut bien dire, que dans sa haute sagesse, Dieu n'a pas voulu donner cet empire, avec ses trésors, à Ferdinand le Catholique, qui, à

* On sait que les peuples de Tabasco et Cotzacoalcos n'étaient point soumis par les Méxicains (Herrera Dec. II., Lib. IX., ch. 1er et Berualdes del Castillo, chap. 102). Herrera ajoute qu'ils étaient des hommes „féroces et belliqueux“ (*hombres fieros i belicosos*). —

** Sus casas siempre las usaron de madera, cubiertas de paja. (Herr. IV., X, chap. 2e.)

l'ombre du tronc, voulait spéculer avec ce que Colomb avait découvert.

En tout cas, la voilà expliquée, la raison pourquoi cette flotte, ayant côtoyé tout le golfe méxicain, revînt en Espagne avec si peu d'or. Du côté de Yucatan, ainsi que de Tabasco, les marins qui y sont allés plus tard n'en ont rencontré que très peu, et à peine ce que dans leurs guerres les habitants auraient pu enlever à leurs voisins.*

Nous ne nous expliquons pas pourquoi nos navires ont longé, une si grande étendue de terre sans y relâcher. Peut-être déjà fatigués de tant de relâches, toujours aux prises avec des trahisons, se sont ils contentés de constater qu'on n'y trouvait aucun parage vers les Indes, parages que sans doute leurs instructions leur prescrivaient de chercher. D'autre part il n'est pas impossible que les deux prisonniers qui étaient à bord y soient pour quelque chose, car ils avaient sans doute peur de tomber entre les mains de leurs ennemis mortels, les cruels Méxicains.

On pourrait cependant à bon droit s'étonner que les navigateurs n'eussent pas été attirés vers la terre par la vue du volcan Tuxtla et des pics neigeux d'Orisaba et Cofre de Perote. Mais l'on sait que, à cause des brouillards dont ils sont très souvent enveloppés, ces pics se cachent fréquemment à la vue des marins, de même que, du côté du Pacifique, le Chimborazo ne se montre à découvert à ceux qui se trouvent en pleine mer qu'à certains jours de l'année; et encore alors seulement au lever ou au coucher du soleil.

Or, il n'est pas impossible que ce même volcan ou que ces mêmes pics neigeux se fussent dérobés à nos navigateurs qui n'auront mis que deux ou trois jours pour franchir toute l'étendue, c'est à dire d'où on pouvait les apercevoir depuis Tuxtla jusqu'au Cofre de Perote. Et nous trouvons là un nouvel argument en faveur de ce fait probable que *Veneziola* était située vers Coatzacoalcos, ou encore plus à l'est; parceque si c'eut été près d'Alvarado, par exemple, le volcan de Tuxtla aurait été vu; et Vespucci pourrait en avoir dit quelques mots.

IX.

Description faite par Vespucci du pays (de Panuco) où il s'occupe de l'usage de manger der iguanes, des pâtés faits de petits poissons. Excursion dans l'intérieur.

Voyons maintenant le récit que Vespucci nous fait de ce pays du littoral de l'est, dans l'Amérique septentrionale, voisin du tropique du Cancer, qu'il visita, et nous présenterons ensuite nos reflexions, dans le même ordre que Vespucci observe pour sa narration.

„Le lendemain (dit Vespucci) nous avons pris la résolution de quitter „ce port et d'aller en avant. Nous avons suivi sans cesse au long de „la côte. Et nous avons vu d'autres gens, qui pouvaient être éloignés

*) Voyez Herrera, Dec. II., III., ch. 9 et IV., IX., 15.

„des précédents de quatre vingt-lieues, et chez lesquels nous trouvâmes „la langue et les habitudes bien différentes.

„Nous sommes entrés dans les chaloupes pour aller à terre, où nous „vîmes à peu près quatre mille âmes. Quant ils nous virent si près „d'eux, ils se sont mis à toute hâte en fuite, abandonnant ce qu'ils y „avaient.

„Nous descendîmes à terre, et nous suivîmes un sentier, qui conduisait „à la forêt, et à la distance d'un coup d'arbalête nous trouvâmes leurs „huttes, où ils avaient allumé de grands feux pour préparer leurs re„pas, qui consistaient en quelques animaux et poissons de différentes „qualités.

„Nous y remarquâmes aussi un animal, que l'on rôtissait, lequel „ressemblait à un serpent; seulement il n'avait point d'ailes, et il était „si hideux que nous étions étonnés de sa laideur. Nous avançâmes „vers leurs maisons, et nous y vimes beaucoup de ces serpents ayant „les pieds liés, et une corde autour du cou, ce qui les empêchait d'ouvrir „la bouche, de même que l'on fait aux chiens, pour qu'ils ne mordent „pas. Ces animaux étaient d'un aspect si laid qu'aucun de nous n'osa „les toucher, les croyant vénimeux. Ils sont grands comme un chevreau, „et ils ont une brasse et demie de long. Les pieds sont longs et gros, „armés de griffes; la peau est dure et de diverses couleurs; le cou et „la tête sont comme ceux des serpents; et du naseau leur sort une „espèce de crête de poils, qui va le long du dos jusqu'à l'extrémité de „la queue; enfin nous avons cru que c'étaient des serpens vénimeux; „mais ces gens les mangent.*

„Nous y avons aussi remarqué que l'on faisait du pain avec des petits „poissons, péchés à le mer, et que l'on bouillait, puis qu'on pétrissait „pour en faire une pâte, comme celle du pain, laquelle ils rôtissaient „sur les braises, pour les manger. Nous en avons goûté et il nous a „paru excellent. Ils ont bien d'autres choses à manger, surtout des fruits „et des racines, ce que serait très long à raconter.

„Voyant que ces gens ne revenaient pas, nous prîmes la résolution „de ne leur rien prendre ici, pour leurs inspirer plus de confiance. Et „nous y laissâmes beaucoup de nos choses, dans un endroit où ils „pûssent les voir, et le soir nous sommes retournés aux vaisseaux.

„Le lendemain, au point du jour, nous vîmes beaucoup de monde „à la plage, et en y descendant, quoiqu'ils eussent encore peur de nous, „ils osèrent traiter avec nous, en nous donnant tout ce que nous leur „demandions. Enfin ils devinrent nos amis, et nous montrèrent leurs „habitations, où ils étaient venus pour faire la pêche, en même temps „ils nous prièrent d'aller à leurs maisons et villages, en nous assurant „qu'ils y nous recevraient en amis. Et ils ont pris tant d'amitié pour „nous, parceque nous avions avec nous les deux prisonniers, qui étaient „leurs ennemis. Comme ils nous faisaient de grandes instances, nous „avons pris la résolution de les suivre au nombre de vingt huit, en „bon ordre, avec la ferme résolution de périr, s'il le fallait. Après „y être resté à peu près trois jours, nous allâmes, avec eux, dans l'in„térieur. Et à trois lieues de la plage, nous rencontrâmes un village, „de beaucoup de monde, mais de peu de maisons, car il n'en avait „que neuf. Nous y fûmes reçus avec tant de cérémonies barbares, „que la plume ne suffit pas pour en faire la description; ils dansaient, „ils chantaient, et ils pleuraient tout à la fois, et ils nous offrirent de „leurs mets. Nous y passâmes la nuit, et ils nous offrirent leurs „femmes, avec tant d'instances que nous ne pouvions pas refuser. Après „y avoir passé la nuit et le matin du lendemain, il y eut tant de monde

* C'étaient évidemment des iguanes.

„réuni pour nous voir que nous ne pouvions pas les compter. Les „plus vieux nous prièrent d'aller avec eux dans d'autres villages, qui „étaient plus à l'intérieur, ce qu'ils regarderaient comme une grande „marque d'honneur. Nous résolûmes d'y aller, et nous ne pouvons pas „dire combien d'attentions ils nous y rendirent. Nous avons été dans „plusieurs villages de manière que nous avons mis neuf jours pour „tout ce voyage. Nos amis étaient déjà inquiets sur notre retour. „Quand nous étions à dix-huit lieues dans l'intérieur, nous prîmes la „résolution de retourner aux navires. En revenant, beaucoup de „monde nous a accompagné jusqu'à la mer, les hommes de même que „les femmes, ce dont nous nous étonnâmes. Quand quelqu'un de nous „se fatiguait en chemin, ils le portaient très-commodement dans leurs „hamacs. Pour le passage des rivières, qui y sont très-grandes et „nombreuses, ils avaient des moyens si sûrs, que nous ne courions pas „le moindre danger; et plusieurs d'entr'eux suivaient, chargés des „choses qu'ils nous avaient données, à savoir des hamacs pour dormir, „de riches plumages, beaucoup d'arcs et de flèches, et des perroquets „de différentes couleurs.

„D'autres venaient chargés de provisions et avec des animaux. Ils „se croyaient très heureux de pouvoir nous faire passer les rivières sur „leurs épaules, et quand nous arrivâmes près de nos chaloupes ils y en„trèrent. Et c'était charmant comme ils s'empressaient d'entrer pour „aller visiter nos navires. Dans nos chaloupes nous avons pris tous „ceux que nous pouvions. Les uns s'y embarquèrent, et les autres, „faute de place, se mirent à la nage; de manière que nous nous trou„vâmes très-embarrassés, avec tant de monde à bord. Il y avait plus „de mille personnes, toutes nues et sans armes. Ils paraissaient très „étonnés de voir les appareils et *mécanismes*, de même que la gran„deur de nos navires.

„Il arriva alors un fait bien risible: nous avons résolu de tirer „quelques coups de canon, et quand ils en entendirent le bruit, le plus „grand nombre d'entre eux se sont jetés à la nage; à la manière des „grenouilles aux bords des marais, quand elles ont peur. Ceux qui „restèrent à bord étaient tellement terrifiés que nous nous sommes re„pentis de ce que nous avions fait. À la fin, ils se rassurèrent, quand „nous leur dîmes qu'avec ces armes nous ne tuions que nos ennemis. „Après qu'ils s'étaient amusés toute la journée avec nous, nous les „congédiâmes, en leur faisant savoir que nous voulions partir le même „soir. Et ils s'en allèrent, nous montrant beaucoup d'amitié et „d'amour.

„Au milieu de ces gens, à cet endroit, j'ai observé des habi„tudes et des manières de vivre si différentes que je ne peux pas „en donner les détails, car je dois dire à Votre Magnificence que, dans „tous mes voyages, j'ai pris des notes sur ce que j'ai trouvé de plus „admirable, et je les ai réduites dans un volume, en style de géographie, „intitulé *Le Quattro Giornate*. Cet ouvrage contient tout en détail, et „je ne peux pas encore en donner une copie, parceque je n'ai pas fini „de le reviser.

„Cet endroit est très-peuplé; et il y a beaucoup de rivières, et „peu d'animaux ressemblant aux nôtres; excepté le lion, et la pan„thère et les cerfs, les sangliers, les chèvres et les daims, quoique tous „un peu différents. Ils n'ont ni chevaux, ni mulets, ni ânes, „ni chiens, ni autres espèces d'animaux, tels que des brebis ou des „vaches. Ils ont d'autres animaux tous sauvages, dont ils ne peuvent „pas se servir, et qu'il serait très-difficile de nommer.

„C'était étonnant de voir la quantité d'oiseaux, d'espèces très diffé„rentes et de diverses couleurs.

„La terre est très agréable et abondante, couverte de forêts, qui sont „toujours vertes et ne perdent jamais leurs feuilles.

„Les fruits sont en très grande quantité et tous différents des notres.

„Cette terre se trouve dans la zone torride, près du parallele du „Tropique du Cancer, où le pôle s'élève sur l'horizon vingt trois degrés, „au bout du deuxième climat.*

„Beaucoup de gens venaient pour nous voir, et ils se montraient „étonnés de notre figure, et de notre couleur blanche, et nous deman- „dèrent d'où nous venions, et nous leurs repondîmes que nous venions „du ciel pour visiter le monde; ce qu'ils ont cru.

„Nous avons inauguré ici des fonts baptismaux, et un grand nombre „se sont fait baptiser, et après ils se sont eux mêmes appelés *Carabi.* „Ce nom veut dire „un homme qui sait beaucoup".

„On appelle cette province *Lariab.*

„Nous sommes partis de ce port, en naviguant, etc."

X.

L'Iguane. — Pains ou pâtés de petits poissons. La description du pays et le mot *Lariab* sont d'accord avec ce que l'on sait des environs de Tampico. — Le mot *Carabi.*

Nous nous trouvons donc en présence de faits sur lesquels nous allons tâcher de justifier le récit de Vespucci:

1° L'iguane, nourriture des Indigènes.

2° De même le pain fait de petits poissons.

3° Une visite dans l'intérieur. Rivières navigables, etc.

4° Les Indigènes ennemis des deux prisonniers.

5° Le nom *Lariab* donné au pays *(la provincia se dice Lariab).*

Nous allons nous occuper de chacune de ces assertions.

Quant à l'usage de manger l'iguane, le fait est admis par les historiens. Sans rechercher tous leurs temoignages, nous nous contenterons de celui d'Herrera. Après avoir dit (IV., IX., 13.) que, „quoique féroces à la vue, les iguanes étaient bonnes à manger," il assure positivement (IV., X., 12) que tout le monde les mangeait dans la *Nouvelle Espagne.*" Or Vespucci a rendu compte de ces faits avant personne, et on voit que ses récits ont été confirmés.

Quant à ce qui est des pains ou pâtés de petits poissons, il est plus que probable que cet aliment se trouve encore de nos jours parmi le bas peuple, ou parmi les Indiens civilisés de la province de Tamaulipas, où la pêche est très abondante, à tel point qu'elle y constitue même une de ses principales ressources. Du reste, ces pâtés faits de petits poissons (que l'on prenait facilement à l'aide de paniers ou corbeilles) étaient une nourriture connue de presque tous les Indiens de l'Amérique.

Sans nous préoccuper de ce qu'en dit Herrera, au commencement du livre quatrième de sa première Décade, où il a simplement copié Vespucci, en faisant une fausse application de son rapport, nous rappelerons ce qu'il dit à un autre endroit (Dec. V., liv. I., chap. 9.), à propos de certains caraïbes d'Honduras. „Le poisson est répandu à

* Voyez la note E à la fin.

„l'infini dans leurs rivières et lagunes, et il est très-bon. Ils le font „sécher et en font une farine qu'ils gardent dans des calebasses pour „leur servir à manger.“ Dans l'intérieur du Pérou, les *Chiches*, (petits poissons, dont l'on fait sécher et fumer la pâte, bien pressée et disposée en petites tartines) sont un mets bien recherché. Au Brésil, dans quelques endroits, on mange aussi des pâtes de petits poissons des rivières préparées de différentes manières, suivant les provinces, et Gabriel Soares nous parle même de certains petits poissons de mer que les Indiens faisaient cuire au foyer dans des feuilles d'arbre.

Occupons nous à présent de l'excursion de Vespucci dans l'intérieur du pays. D'après certaines traditions recueillies plus tard, et que nous n'hésitons pas à ne faire remonter qu'à la visite de notre flotille, ou a dû avoir été du coté de Panuco; mais ce nom, encore de nos jours, s'applique à toute la région, et non pas seulement à la ville. La rivière principale de cette région est la Tamesin: elle vient du nord, et part de si loin que l'on peut la remonter en canot même jusqu'au delà de la ville Lleras, situé presque sous le Tropique du Cancer.* Ne serait-ce pas cette rivière que nos expéditionaires auraient suivie? L'indication du Tropique du Cancer nous la fait préférer à celle de Panuco, plus méridionale. Mais c'est là une question sur laquelle, sans autres données, il est difficile de hasarder une opinion. Seulement il faut convenir que, s'ils furent du côté de Panuco, ils n'ont pas été si près du Tropique. En ce qui concerne la beauté du pays, les animaux et les oiseaux de ses forêts, il suffit de se rappeler, qu'il s'agit d'un site tropical méxicain. Le grand nombre des rivières qui arrosent la province de Panuco est un fait bien connu des géographes.

Nous savons que le territoire de Panuco à partir du port de Tuxpan, était hors de la domination des Méxicains, et ce fait a été confirmé encore dernièrement par les recherches d'un savant méxicain.**

Vespucci ajoute que ce qui a beaucoup contribué à rendre hospitaliers ces Indiens ce fut la présence des deux prisonniers emmenés du port précédent, et qui étaient leurs ennemis. Ce fait pourrait nous faire croire que ces deux Indiens furent sujets de l'empire méxicain: mais comme tous ces Indiens étaient généralement en guerre entr'eux, nous ne saurions point nous arrêter à cette explication. Nous inclinons plutôt à croire que les Indiens de Panuco étaient ennemis des Chontals, et que peut-être ils guerroyaient entre eux, à travers le golfe. L'existence de

* Voyez la carte dans l'*Atlas de Mexico* par Garcia y Cubas.

** Voyez D. Manuel Orozco y Berro, „*Geografia de lengoas y carta etnografica de Mexico.*“ On lit aussi à la page 290 ces mots: „Esa fraccion de Mexico estaba fuera de los limites del imperio mexicano. La parte maritima del sur, sin poder asignar la verdadera extension, estaba ocupada por los huaxtecos: la nacion era entonces numerosa i guerrera, supuesto que ali fueron desbaratados las expediciones españolas que quisieron apoderar-se del pais.... Los pueblos habitadores de aquel suelo no estaban adelantados en la civilisacion; no dejaron rastro de poblaciones mas o menos populosas, ni de templos, ni de artefactos siquiera groseros, y cuando los blancos fueron a estabelecer-se allá, encontraron tribus dispersas y desnudas, barbaras en sus costumbres, cazadoras, y cuando mas algunas parcialidades, que sembraban pocas semillas y vivian en chozas miserables de palos y de zacate“.

certains rapports, et même de liens de parenté, entre les Chontals et les Huaxtèques est aujourd'hui constatée.*

Passons maintenant au mot *Lariab*. Nous n'avons pas pu rechercher sa définition ou son étymologie dans un dictionnaire de la langue Huaxtèque, aucun ouvrage de ce genre n'étant à notre disposition. Cependant nous croyons aujourd'hui que ce nom n'a pas été altéré. Nous le tenons pour être du pur huaxtèque, et cela parceque au nombre des quinze ou seize noms de villages huaxtèques, dont Mr. Orozco (page 289 de l'ouvrage cité) a pu recueillir les désignations anciennes, trois finissent en *ab* et ont des syllabes avec la lettre *l*. Ces noms sont:

Tanlajab;
Tancuayalab;
Tancuallalab.

Ces trois mots suffisent pour nous faire pressentir que celui de *Lariab*** n'est pas corrompu. Ils nous confirment aussi que nos voyageurs, en quittant le pays de Tabasco, ont effectivement été parmi des Huaxtèques. Si le mouillage avait été effectué parmi les Méxicains, Vespucci nous aurait plutôt transmis quelque nom se terminant en *tepec*, *tlan*, ou *itlan*, *cingo*, *calco*, ou *coaco* etc. Si c'eût été un peu plus au nord, comme par exemple là où se trouve actuellement Santander, nous aurions quelque nom d'assonance Caraïbe, tel que *Caribayos*, *Camariguanes*, *Characuais*, *Auyapemes*, *Yacanás*, ou tant d'autres que l'on peut trouver en consultant l'ouvrage de Mr. Orozco.

Ce voisinage d'un peuple qui, en présence des mots que nous venons de citer, devait sans doute avoir beaucoup de parenté avec les peuples guaranis, pourrait bien nous donner une idée de ce que le nom *Carabi*, cité par Vespucci, y fut aussi employé, dans le même sens que les peuplades du littoral du Brésil donnaient à leur mot *Caribâ*: même sans supposer qu'il y eût eu de la part de Vespucci, quand il écrivait la lettre après son quatrième voyage, quelque méprise à propos de ce nom, comme il est arrivé avec les quatre dont nous nous sommes occupé (pag. 9).

Quant au mot *Lariab*, qu'il nous soit permis de hasarder ici une conjecture. Peut-être la désinence *ab* a-t-elle dans la langue huaxtèque, une valeur analogue à celle du *tuba* ou *tyba* en guarani, ou à d'autres désinences que l'on trouve dans le celtique et dans plusieurs langues Orientales, dans les noms des états ou régions.

XI.

Traces du passage des navires à Panuco et à Yucatan recueillies plus tard. Fausse interprétation de ces traces. — Probabilité du séjour du matelot Gonsalo Guerrero à l'époque où Vespucci a passé à Yucatan.

Mais on objectera: comment se fait-il que ce prodigieux voyage n'ait pas laissé dans le pays même des vestiges d'une tradition qui aurait

* Voyez Squier, „*The States of Central America*", pp. 316 et 317.
** Voyez la note F, à la fin.

pu être transmise une vingtaine d'années plus tard, par les vieillards, aux nouveaux explorateurs et conquérants de ces parages?

Rassurons nous. Ces vestiges sont restés, et ils existaient précisement des deux côtés du littoral de l'Empire méxicain. Seulement ils ont été, à notre avis, mal interprétés: on a préféré voir, dans certains souvenirs des Indiens, des récits se rattachant à des évenements surnaturels.

La traditon de cette visite parmi les Indiens de Panuco, a été évidemment recueillie par Sahagun (P. III., p. 134), quand en confirmant une opinion, qu'il avait déjà émise antérieurement (p. 132), il parle de l'arrivée à un port, du côté du nord du Méxique, de vaisseaux venus de la mer; et comme ils y ont débarqué, on a donné à l'endroit où ils se sont arrétés le nom de Panutla *(Panuco)* qui veut dire lieu où sont arrivés les gens venus par mer, ou lieu duquel ils sont partis vers la mer.*

Du côté du Yucatan il parait que l'auteur de l'histoire de Notre-Dame de Izamal parle aussi des traditions que l'on y conservait d'un ancien débarquement effectué sur ces côtes, par des gens venus sur de grands vaisseaux. Nous répétons ce fait tel que nous le trouvons cité, et sans donner le texte, n'ayant pas sous la main le livre où la tradition fut originairement recueillie.

De ce même côté, nous avons à citer encore un autre fait: celui relatif au matelot Gonsalo Guerrero, qui lors de l'arrivée de Cortez à Caçumel, se trouvait avec le cacique de Chetemal, et avait la réputation d'être un bon guerrier. Gonsalo Guerrero était marié dans le pays, avait le nez et les oreilles percées (comme *botocudo*) et ses mains étaient tatouées, ce qui était le signe distinctif des plus braves. Il refusa d'accompagner Geronimo d'Aguilar, quand celui-ci prit la résolution de se présenter à Cortez.**

D'après ce que dit la chronique ce Guerrero ne se trouvait pas au nombre des cinq compagnons d'Aguilar, qui tous étaient déjà morts de fatigue. Les services qu'il avait rendus, ainsi que son mariage, prouvent qu'il vivait dans le pays depuis de longues années. N'est-il pas vraisemblable qu'il s'y établit à la suite de quelque accident, et qu'il continua d'y résider depuis cette exploration primitive de la côte faite en 1497? —

Il ne serait pas impossible que, peu à peu, on parvînt encore à recueillir, dans les écrits des anciens historiens, d'autres traditions aussi confuses que celles-ci, et auxquelles on ne pourrait pas attacher d'importance, avant d'avoir préalablement étudié les faits que doivent servir de base à leur explication.

* Nous donnerons tout le passage de Sahagun en copiant même les mots, qui font remonter cette tradition à des temps bien plus reculés; „Ha años sin cuenta que llegaron los primeros pobladores à estas partes de la Nueva España, qui es easi otro mundo, y veniendo con navios por la mar, aportaron al puerto que está hacia al Norte, y porque alli desembarcaron, se llamó *Panutla*... logar donde llegaron los que vinieron por mar".

** Voyez Herrera II., IV., VII.

XII.

Suite du texte de Vespucci. — La difficulté qui s'est produite au sujet du rumb N. O. n'en est pas une.

Hâtons nous de poursuivre notre analyse.

Parti du port de la province *Lariab*, où on avait relâché, Vespucci continue ainsi:

„Nous avons tant navigué le long de la côte, en voyant toujours la „terre, que nous avons fait plus de 870 lieues, en suivant encore (*tut-„tavia* a aussi cette signification) la route vers le N. O., et en relâ-„chant maintes fois, et communiquant alors avec un grand nombre „d'habitants.“

Nous sommes d'accord pour admettre que Vespucci, qui certes n'avait pas un style très-clair, a été plus confus que d'habitude dans cette partie de son récit; et ce fut justement pour cela que ce passage n'a pas encore été expliqué, et qu'on a pu révoquer en doute le voyage tout entier. Et cependant nous croyons, que, si le lecteur veut s'en donner la peine, il réussira à comprendre la phrase de Vespucci.

En rendant compte du reste du voyage effectué le long de la côte, Vespucci dit avoir navigué encore pendant 870 lieues, et il ajoute: *„tuttavia verso il maestrale.“*

Or il est clair que, en longeant une côte pendant 870 lieues, quelque droite qu'elle fût, la ligne de rumb ne pourrait jamais être *constamment* celle du N. O. (*maestrale)* juste. Les vents et les sinuosités de la côte feraient changer la route sans cesse. Donc, on ne pourrait jamais voir dans la phrase de notre navigateur une précision mathématique.

Si nous lisons avec attention le récit entier de Vespucci, nous remarquerons qu'il a voulu être assez sobre dans les désignations des rumbs, et qu'il s'en occupe seulement chaque fois qu'il recommence à naviguer, en indiquant alors celui par lequel on reprend la route. — Ainsi, partant du premier point d'atterrage à la côte d'Honduras, il dit que l'on suivit vers le N. O., et puis il ne parle plus de rumb, bien que l'on a dû en changer bien souvent, pour faire le tour du Yucatan; d'abord vers N. $^1/_4$ N. E., puis, en arrivant au cap Catoche, vers l'O. et O. $^1/_4$ S. O., etc. —

Si nous pouvions supposer que le mouillage des navires à Panuco avait eu lieu près du cap Roxo, il n'y aurait pas le moindre doute que, en partant de là, il fallait, pour suivre la côte, prendre exactement le rumb N. O. — Et il est probable, ou au moins vraisemblable, que les vaisseaux venant du sud, le long de la côte, et rencontrant, devant eux, le même cap Roxo, et au large, les écueils des îles de Lobos et Blanquilla, ont dû s'approcher de terre, et ont pu s'y arrêter, à la vue des habitants, accourus en grand nombre sur la plage.

Mais, en supposant même que les navires ne se soient arrêtés qu'à Tampico, en suivant au delà, la côte jusqu'à Santander s'incline encore vers l'Ouest, et comme la variation de l'aiguille y est vers l'Est (de nos jours à peu près $8^0\ ^1/_2$), les marins, sans connaître ce fait relativement à ce parage exploré pour la première fois, pourraient

bien se persuader, en se guidant par leurs boussoles, que la côte penchait beaucoup plus vers l'Ouest.

Vespucci semble, dans le récit de ce voyage, avoir à coeur de montrer qu'il a poussé très loin vers l'occident. Après le point d'atterrage sous une longitude, désignée comme étant de 75° O. de la Grande Canarie (nous avons vu qu'elle devait être moindre), il dit avoir continué vers le N. O. Or, au parage de notre *Veneziola*, il devait se trouver effectivement de dix ou onze degrés encore plus à l'Ouest. En partant de *Veneziola*, il dit de nouveau avoir suivi vers le N. O. Et en effet, arrivé au cap Roxo, il se trouverait de trois à quatre degrés plus à l'Ouest. En continuant, de ce point, de longer la côte, il a dû forcément naviguer encore dans un rumb entre N. et O., et, près la barre de Santander, il se trouverait de presque un degré plus à l'occident; et par conséquent, de plus de quinze degrés à l'Ouest du premier point d'atterage: donc, *réellement*, d'un peu plus de 82 degrés à l'Ouest de la Grande Canarie, et de plus de $91\frac{1}{2}^0$ à l'Ouest de Cadix. Tel a été le terme le plus occidental de cette exploration. D'où il résulte que Vespucci a navigué aussi plus d'un quart de cercle de notre planète parallèlement à l'équateur.

Ce qui a causé la plus grande difficulté pour l'explication du passage qui nous occupe du récit de Vespucci, cela a été surtout la signification que l'on a voulu donner à l'adverbe *tuttavia*, en prétendant le traduire par *continuellement* ou *toujours*; quand il est plus naturel de supposer que Vespucci, dans le langage qui lui était particulier, eût plutôt employé ce mot dans un sens analogue à celui qu'a le *todavia* espagnol ou portugais, et qui est en même temps italien, d'après le Dictionnaire de la Crusca.

XIII.

Les 870 lieues parcourues depuis Panuco. Jusqu'où est on arrivé. Maximum. Minimum. — Appui, favorable à un cap, donné par trois cartes géographiques presque contemporaines.

En comptant la distance des 870 lieues d'après notre nouveau procédé, elle ne nous parait plus exagérée de cent lieues*. En effet: si nous rapportons cette distance, égale à trois fois et un septième de celle de Lisbonne à la Grande Canarie, sur une grande carte marine, le long de la côte, — à commencer depuis le cap Roxo, ou même depuis Tampico, jusqu'au delà de la pointe de la Floride (en ayant égard au détour causé par les *cayos* des *Tortugas*, en revenant du cap

* En indiquant à la page 46 de notre précédent travail (*Amerigo Vespucci* etc. Lima, 1865) que, au lieu de ce chiffre 870, il faudrait lire *770*, une faute typographique a défiguré notre pensée, en glissant un 3 pour un 7, et on a mis 370. Cette faute a été toutefois corrigée à la main, au dernier moment, dans presque tous les exemplaires, où l'on a mis 870; parceque nous avions déjà, à ce moment-là, l'idée que nous développons à présent.

Sable), — nous irons aboutir au cap Hatteras. Mais cette limite doit se restreindre beaucoup, lorsque nous devons compter, dans le nombre des 870 lieues, toutes les distances parcourues, pour entrer dans les ports et pour en sortir. Or, supposant que ces ports fussent dix ou douze en nombre, y comprises les bouches du Mississipi, les cinglages faits pour leur exploration pourraient bien donner une distance totale equivalente, dans son maximum, à celle entre les caps Hatteras et Cañaveral.

Nous verrons que le port de ce dernier cap satisfait à toutes les conditions que, selon Vespucci, réunissait celui de la terre ferme où se termina l'exploration. Et disons tout d'abord que nous possédons trois documens, d'autre source, qui nous confirment que justement un cap fût le terme d'une exploration de la Floride bien antérieure à celle de Juan Ponce de Leon en 1512, et dont les historiens ne se sont point occupés. Ces documents consistent en trois cartes géographiques, savoir:

1° Celle de 1504, appellée *Charta Marina Portugalensium.*

2° Celle de Jean Ruysch qui accompagne le Ptolémée de Rome de 1508.

3° Enfin, une autre qui est jointe au Ptolémé de Strasbourg de 1513.

Dans la première de ces cartes, de même que dans la seconde, qui est plus connue, parce qu'elle se trouve reproduite à la fin de l'*Histoire Géographique du Nouveau Continent* de Humboldt, on remarque, à une longitude ouest des Canaries, correspondante à peu près à 75 degrés, une étendue de côte où la désignation des noms, du coté du nord, finit justement par un cap, que l'on y nomme *Elicontii.* Ces noms doivent provenir d'une exploration de la côte faite par des navires envoyés par le roi Ferdinand d'Espagne. C'est ce qui prouve clairement cette inscription gravée en marge:

HV̄C USQ̄ NAVES FERDINĀDI
REGIS HISPANIE P,VENERV̄T.

La carte du Ptolémée de 1513 offre des indications encore plus remarquables. Les côtes du Méxique y sont dessinées formant un golfe, et indiquant que l'on savait déjà qu'il n'y avait, par là, aucun passage vers l'Inde orientale. La partie septentrionale du golfe et la peninsule de la Floride y sont assez bien figurées. Cette péninsule se termine au Sud en deux pointes, dont l'une est désignée par le nom de *Courello* et l'autre, peut-être celle des Tortugas, par celui de *cap de la fin d'Avril.** Les dernières désignations, au Nord, se rapportent à deux caps: — ce sont, le cap *Litontir* (sans doute l'*Elicontii* de Ruysch) et le cap de la Mer occéanique (*del Mar Usiano*).

Nous pourrions bien nous dispenser de dire que le cap Cañaveral, situé, à peu près, dans la latitude nord de 28 ½ degrés, satisfait aussi

* Nous croyons que la désignation de ce nom vient en aide à notre interprétation du récit de Vespucci, parceque comme il dit que vers la fin de Juin (après treize mois de voyage) il est arrivé au terme de l'exploration que nous supposons le cap *Cañaveral*, il n'est que très naturel de supposer qu'un mois et demi avant on avait bien pu se trouver aux prises avec les écueils de la pointe de la Floride.

à la condition tacitement contenue dans la lettre de Vespucci à Medicis* que le parage le plus septentrional de cette exploration devrait se trouver sous une latitude inférieure à celle de Lisbonne, d'où il commence à compter l'étendue d'un quart de cercle méridien jusqu'au delà de 50 degrés S.

XIV.

Fin du récit de Vespucci sur son 1er voyage. Ce récit aidera à déterminer le terme septentrional du même voyage.

Comment déterminer définitivement lequel des caps a été le terme septentrional de l'exploration?

Avant d'aborder cette question, étudions le dernier fragment du récit que Vespucci a consacré à ce voyage.

„Nous sommes partis de ce port.... et nous avons navigué tout le „long de la côte, en vue de terre, sur une distance de 870 lieues en „allant encore vers le N. O. (*tuttavia* verso el maestrale) en relâchant „souvent à terre et communiquant avec les habitants. Dans quelques „endroits nous avons acheté de l'or, mais en petite quantité. Et ce „n'était pas chose facile que de devoir découvrir la terre et de nous „informer si elle contenait de l'or. Enfin après treize mois de voyage,** „voyant nos vaisseaux et leurs apparaux en mauvais état et nos mate-„lots très-fatigués, nous avons accordé en conseil de mettre les navires „à sec, pour les inspecter (parce qu'ils faisaient beaucoup d'eau) et „pour les calfater et les goudronner de nouveau, afin de pouvoir re-„tourner en Espagne. Quand nous prîmes cette résolution, nous étions „près d'un port, le meilleur du monde, dans lequel nous sommes entrés „avec nos navires, et où nous avons trouvé des gens qui nous ont „reçus avec beaucoup d'amitié. Nous avons fait à terre un fort avec „des chaloupes et des tonneaux, et nous y avons mis des canons qui „jouaient de tous les côtés. Nous y mîmes aussi tout ce que nous „avions déchargé de nos navires, que nous conduisîmes sur la plage, „pour les réparer, avec l'aide des habitants, qui nous ont fourni des „vivres; de manière qu'en cet endroit nous nous sommes à peine servi „des nôtres, ce qui nous fut très-utile, parce que nous en avions peu „pour notre retour. Nous y restâmes trente sept jours; et nous sommes „allés souvent à leurs villages, où ils nous acueillaient avec beaucoup „d'honneur.

„Quand nous voulûmes partir, et suivre notre voyage, ils se plaignîrent „qu'ils avaient à craindre une nation féroce et ennemie qui, à certaine „époque de l'année, venait par mer à leur pays, entrant par trahison „ou par force et en tuant beaucoup de naturels qu'ils mangeaient en-„suite, que d'autres étaient emmenés captifs sans pouvoir se défendre; „nous donnant à entendre que ces ennemis habitaient une île éloignée „à cent lieues de là. Ils nous contèrent cela avec tant de preuves

* De cette lettre à Medicis, dont l'original on croit perdu, nous avons reproduit (Voyez *Amerigo Vespucci* etc., Lima, 1865; pp. 13—26) la traduction latine faite, d'après ce que l'on sait à présent, par le celèbre dominicain véronais Fra Giovani del Giocondo, et nous y avons joint une traduction vénitienne publiée en 1507, à Vicenza.

** Cela répond à Juin 1498.

„d'attachement, que nous en fûmes émus et que nous leur promîmes „de les venger de tant d'injures, ce qui leur causa beaucoup de joie. „Ils nous offrîrent de se joindre à nous, ce que nous n'acceptâmes pas „pour plusieurs raisons; cependant nous admîmes sept d'entre eux, à „la condition qu'ils reviendraient seuls chez eux dans leurs canots, ce „dont ils convinrent sans difficulté, puis nous leur dîmes adieu à tous „en les considérant comme amis.

„Remis de nos fatigues et nos avaries étant réparées, nous sommes „partis et, après avoir tenu la haute mer pendant sept jours par le „rumb de vent entre N. E. et E. *(per el vento infra greco e levante*)* nous „nous trouvâmes alors en face de beaucoup d'îles, quelques unes ha„bitées et d'autres désertes, et nous étant approchés de l'une d'elles „où nous jetâmes l'ancre, nous vîmes sur la plage un grand nombre „d'habitants. Ils appelaient cette île Ity. Voyant cela nous mîmes à „bord de nos chaloupes des hommes choisis avec trois canons et nous „approchant peu à peu de terre, nous pûmes distinguer sur la plage „au moins 400 hommes avec beaucoup de femmes. Ils étaient nus, „paraissaient agiles, guerriers et courageux, parce qu'ils étaient armés „d'arcs, de flèches et de lances, et beaucoup d'entre eux portaient des „boucliers carrés, avec lesquels ils se défendaient, avec beaucoup de „dextérité, sans être gênés pour lancer leurs flèches. Nous nous appro„châmes de terre dans nos petites barques, et nous étions à peu de „distance quand ils se jetèrent précipitamment à la mer et lançant une „grande quantité de flèches, ils commencèrent à se défendre coura„geusement contre nous, pour nous empêcher de débarquer. Tous „avaient le corps peint de diverses couleurs et ornés de plumes d'oi„seaux. En voyant cela, ceux qui nous accompagnaient nous avertirent „que toutes les fois qu'ils se peignaient et qu'ils ornaient le corps, c'était „la preuve qu'ils étaient prêts à combattre. En effet, ils nous empê„chèrent de débarquer de telle manière, que nous fûmes obligés de „décharger sur eux nos canons; et à peine entendirent-ils le bruit et „qu'ils en observèrent les effets, en voyant plusieurs d'entre eux tomber „morts, ils se sont tous enfuis vers la terre.

„Alors nous avons convenu d'envoyer à leur poursuite quarante deux „des nôtres pour les combattre: et ayant débarqué avec nos armes, la „résistance qu'ils nous firent fut telle, que pendant près d'une heure „nous avons lutté sans obtenir aucun succès, si ce n'est avoir tué quel„ques uns parmi eux, mais ils paraient nos coups de lances et d'épées „avec beaucoup d'adresse. Enfin nous les avons chargés avec une „telle impétuosité, qu'ils prirent la fuite vers leurs forêts, en nous lais„sant maîtres du camp, avec beaucoup d'entre eux morts et blessés. „Ce jour-là nous ne voulûmes pas les poursuivre plus loin, parce que „nous étions très fatigués; nous retournâmes à nos navires, et telle „était la joie des sept indiens qui étaient venus avec nous, qu'ils ne „savaient comment nous la manifester. Le lendemain nous avons re„marqué que beaucoup d'habitants s'approchaient de la plage, tous peints „et ornés de plumes d'oiseaux, jouant des cornettes et d'autres instru„ments de guerre dont ils faisaient usage, ce qui était pour nous un „admirable spectacle.

„Voyant qu'ils se préparaient à nous traîter hostilement, nous réso„lûmes de tâcher d'arriver à en faire nos amis, et dans le cas contraire „à les traîter en ennemis, et à considérer comme esclaves tous ceux „que nous ferions prisonniers.

* On se convainc de la véritable signification que Vespucci donne à cette phrase quand il l'emploie de nouveau, et, pour désigner le vent entre N. et N. E., il dit *infra el tramontano e greco.* (Voyez pag. 61 de notre travail *Amerigo Vespucci* etc.).

„Cette résolution prise, nous nous sommes armés le mieux possible „et nous nous approchâmes de la plage. Ayant peur, à ce qu'il paraît, „de notre artillerie, ils ne nous ont pas empêché de débarquer; arrivés „à terre, nous nous partageâmes en quatre compagnies, chacune de „cinquante sept hommes avec son capitaine, et nous avons combattu „longtemps corps à corps, jusqu'à ce qu'ayant tué beaucoup d'entre „eux, ils furent obligés de prendre la fuite. Nous les avons poursuivis „jusqu'à un de leurs villages, où nous fîmes 250 prisonniers. Après „avoir incendié le village, nous revînmes à nos navires, emmenant avec „nous les 250 prisonniers, et laissant morts et blessés un grand nombre „d'eux, sans autre perte de notre côté qu'un mort et vingt deux blessés; „tous ceux-ci, grâce à Dieu, sont guéris.

„Ayant décidé notre retour, les sept indiens venus avec nous, parmi „lesquels cinq furent blessés en combattant, retournèrent à leur pays, „très contents et admirateurs de nos forces. On leur donna un canot „que nous prîmes dans l'île, avec sept des prisonniers, dont trois „hommes et quatre femmes. En suivant notre route vers l'Espagne, „nous sommes rentrés au port de Cadix avec 222 captifs, le 15 Octobre „1499. Nous fûmes reçus avec beaucoup de joie, et nous vendîmes „nos captifs."

Cette conclusion de la relation de Vespucci nous offre deux nouveaux élémens pour déterminer le parage de la côte du continent de l'Amérique Septentrionale où s'arrêta l'exploration. Dans ce parage il y avait un port excellent, „le meilleur du monde", selon la phrase de Vespucci, enchanté encore de la bonne reception que les habitants lui avaient faite. Et en même temps, ce port était tellement situé que, en le quittant et après avoir tenu la haute mer pendant sept jours vers le O. N. O., on rencontra un archipel composé d'un grand nombre d'îles, les unes habitées et d'autres désertes.

Ne nous soucions pas trop du certificat de supériorité donné au port par Vespucci en 1498, alors que, à ce qu'il paraît il n'en avait pas encore vu d'autres, si ce n'est ceux du nord de l'Italie ou ceux de Barcelone et Cadix. Et nous disons en 1498, et non pas en 1504, parcequ'il est plus que probable qu'il n'écrivait point, après tant d'années écoulées, une aussi longue lettre, sans avoir sous les yeux les notes prises en voyage, notes que parfois il se contentait probablement de copier.

XV.

L'archipel d'Yty ne peut-être que celui des Bermudes. Les objections possibles se detruisent facilement. Le port du cap Cañaveral fut probablement le terme du voyage.

Mais où se trouve-t-il ce mystérieux archipel d'Ity, qui doit nous livrer le secret du dénouement final de ce fameux voyage? Quant à nous, nous croyons qu'il ne peut s'agir que de celui des Bermudes. Non seulement celui-ci répond, en tous points, à la description donnée par Vespucci, mais il est le seul, que l'on rencontre dans ces parages.

Nous allons au devant des deux seules objections, qu'on pourra nous faire, à savoir qu'au dire des historiens ces îles furent découvertes plus tard, en 1522, et qu'on les trouva alors inhabitées, ou entièrement dépeuplées.

En ce qui touche l'affirmation relative à ce fait que les Bermudes n'ont été découvertes qu'en 1522, nous répondrons, sans aller en chercher d'autres, avec un seul exemple, qui a le plus de rapport avec le cas dont nous nous occupons, savoir celui de la Géorgie Australe. Nous avons prouvé que cette terre, que l'on croyait n'avoir été découverte qu'en 1775 par Cook, avait été trouvée 273 ans auparavant par Vespucci; et bien que ce dernier ait lui-même constaté le fait dans sa lettre, si souvent imprimée, la vérité n'en a pas moins été méconnue jusqu'à nos jours.

La seconde objection, que l'on motive sur le dépeuplement des îles, n'est pas plus difficile à réfuter. Si ces îles ont été rencontrées *dépeuplées* en 1522, cela ne prouve pas qu'elles aient été également inhabitées vingt quatre ans auparavant. Ce fait pourrait plutôt nous faire croire que, à la suite de cette découverte primitive du petit archipel, en 1498, quelques marins de ceux qui étaient allés avec l'expédition, ayant touché une partie du prix de vente des 222* prisonniers, enlevés à si bon marché et bien vendus à Cadix, se seraient empressés d'y retourner plus tard, pour faire de nouvelles *razzias* d'esclaves, et pour aller les vendre aux Antilles, ou même en Espagne.

Et nous disons même en Espagne, parce que le fait d'anthropophagie constaté chez ces indiens, qui étaient probablement des Caraïbes, aurait autorisé leur vente en Europe, au moins tant que la traite, par rapport à eux, n'avait pas été defendue. Et cette defense n'intervînt qu'en 1514 (Herrera, I., X., VIII.)

L'insatiabilité, bien connue, des négriers explique ce dépeuplement, et il faudrait plutôt s'étonner s'ils avaient laissé dans ces îles une seule âme vivante. On sait que les femmes et les enfants se vendaient tout aussi facilement, et leur enlèvement même présentait moins de danger que celui des hommes.

Un fait historique, très connu de nos jours, corrobore notre opinion: c'est que**, plus d'un siècle après l'évènement qui nous occupe, l'île de Porto Santo, située non loin de Madère, est restée tout à fait depeuplée, à la suite d'une invasion de pirates, qui ont enlevé et emmené avec eux tous les habitants de l'île, y compris les femmes et les enfants.

Or, n'est-il pas rationnel de supposer que des faits analogues ont pu se passer également dans quelques unes des îles de l'Amérique, surtout antérieurement à l'arrivée de Nicolas d'Ovando en 1501, qui a été le

* Guidés par le texte latin nous avions dans notre précedent travail fait dire à Vespucci, que le nombre des prisonniers faits dans l'île avait été de 25. Le texte original désigne très clairement 250; et ce nombre s'accorde alors avec le nombre total de 222, qui arrivèrent à Cadix. De nos jours encore, que la traite des nègres est presque entièrement supprimée, nous avons vu aborder au Callao, venant de Chine, *dans un seul navire*, quelques cents Coolies: plus de la dixième partie de ces Coolies avait péri à bord, pendant le traversée.

** *Hist. Ger. do Brazil*, I, 336.

porteur des premières ordres de la Cour restreignant le commerce des esclaves Indiens, et défendant les expéditions ou *voyages libres*, entreprises sous le prétexte de faire des découvertes.

Pourquoi donc ne pas croire que des faits semblables se fussent passés par rapport à notre archipel, qui non-obstant formé de plus de 300 îles (dont quelques unes ne sont que de simples bancs de corail) n'en compte que cinq habitées et cela par une population qui, dans sa totalité, ne dépasse pas actuellement douze mille âmes. Nous devons ajouter que les mêmes ordres charitables donnés à Ovando, n'ont pas été exécutés. Ils furent bien vite révoqués, quant aux Caraïbes; puisque en 1504, les souverains d'Espagne autorisèrent solennellement l'asservissement de ces Indiens. Tout le monde pût, dès lors, s'emparer d'eux, en faire des esclaves et les *exporter*, à la seule condition de payer les droits au fisc.*

On connait suffisamment les nombreuses iniquités, qui se commîrent à l'occasion de ces trafics, ainsi consacrés légalement, et l'histoire nous dit que l'évêque Las Casas fut à ce point affligé de cet état de choses, qu'impuissant à enrayer le mal entièrement, il conseilla d'abandonner le trafic des nègres Indiens et de s'en tenir à la traite des nègres d'Afrique.

En rendant compte d'une expédition qui partît de Cuba en 1514, pour asservir les habitants des îles Guanajas, expédition dont les peripéties auraient pu fournir à Fénimore Cooper matière à un roman fort intéressant, Herrera n'a hésité à raconter le fait, en commençant par ces mots:

„Les Castillans continuaient à faire des associations, et au nombre d'un, deux ou trois navires... allaient. . captiver des Indiens *où ils pouvaient*...“

„Et observant que les naturels (d'une des îles Guanajas) ne se tenaient point sur leurs gardes, ils sont descendus à terre, et enlevèrent tous ceux qu'ils ont pu prendre, et ils se sont rendus à une autre (île), où ils ont fait autant; puis, ayant leur navire chargé d'esclaves, ils sont retournés à Cuba.“*

Ajoutons ici que nous abritons quelques doutes quant à la véritable position de l'archipel caraïbe de St. Bernard, que l'on a voulu placer à l'entrée du golfe d'Uraba, peut-être sans autre raison que de se trouver ce nom cité dans une loi de 1504, à côté de celui de Barù, îles près de ce golfe. Nous ne croyons pas impossible que à l'avenir on vienne encore à prouver que cet archipel, fameux par la férocité de ses habitants canibales, n'était autre que celui des Bermudes. Comme notre flotille n'entra à Cadix que le 15 Octobre, il y a assez de possibilité

* „Acordaron de dar licencia á qualesquier personas... paraque... pudiesem cautivar i llevar á qualesquier partes para venderlos i aprovecharse de ellos, sin incurrir en pena alguna, pagando el derecho real“ (Herrera, Dec. I., liv. VI., chap. 8e.)

** Continuaban los Castellanos en hacer compañias, i con uno i dos, i tres navios... algunos ivan à... *cautivar Indios adonde podian*... Y estando los Naturales descuidados, salieron en una isla a tierra, prendieron *toda la gente* que pudieron; fueron à la otra i hicieron lo mismo, i cargado el navio de gente se bolvieron á Cuba.“ (Herrera, Dec. IV., liv. II., chap. 7e.)

de croire qu'à l'occasion de la fête de St. Bernard (20 Août), elle se trouvait encore aux Bermudes, et que le 20 Août eût été le jour de ce fameux combat où l'on a obtenu, avec la victoire, 250 prisonniers.

Mais revenons à notre démonstration:

Si nous admettons, par une simple hypothèse, que l'archipel d'Ity ait été les Bermudes, et si nous nous transportons à ces îles, pour prendre de là, vers le continent, la route inverse à celle désignée par Vespucci, c'est à dire celle donnée par un rumb de O. S. O. à peu près (ayant égard à ce que les courants agiraient sur la dérive dans un sens opposé), nous tomberons juste sur le cap Cañaveral.

Ce fut donc, sans doute, la baie* de ce cap qui fut le dernier point du continent visité par Vespucci.

Quant à ce qui est de l'excellence du port du cap Cañaveral, nous n'hésitons aucunement à croire que nos marins, arrivant sur de petits navires et n'ayant point à sonder le fond, n'auraient fait qu'admirer sa vaste étendue, dont un simple coup d'oeil jeté sur quelque carte marine peut donner une idée assez favorable.

On pourrait s'imaginer que, si la situation de ce parage n'était pas si bien indiquée par sa position par rapport aux Bermudes, le cap Hatteras, avec un port beaucoup meilleur, et situé sans comparaison plus près des Bermudes, aurait plutôt dû être considéré comme ayant été le terme final de l'exploration.

En effet, le cap Hatteras est bien plus près des Bermudes que le cap Cañaveral; mais, malgré cela, il n'est que très probable que les habitants de ce dernier cap étaient plus exposés que quelques autres plus au nord aux invasions des anciens Canibales Bermudiens. Soit que ces invasions fussent entreprises pour satisfaire à des instincts d'anthrophagie, soit qu'elles le fussent seulement pendant les époques de sécheresse, fréquentes aux Bermudes, pour éviter la famine ou la soif, nous croyons qu'il eut été beaucoup plus facile aux envahisseurs, dans leurs grands canots (dont ils pouvaient augmenter le nombre tant qu'ils voulaient, grâce aux bois de cèdre aromatique qui, encore de nos jours, couvrent le sol de ces îles), d'arriver au continent près du cap Cañaveral que près du cap Hatteras. Pour s'approcher de ce dernier cap, non seulement ils auraient eu à lutter contre les courants du *Gulf Stream*, les poussant vers le nord-est, mais contre une mer plus forte et même contre les bourrasques qui y sont encore de nos jours à redouter. En même temps que pour arriver à la Floride tout les aiderait. En sortant de ses îles, s'ils prenaient vers le Sud, ils ne tarderaient pas à se trouver à la merci des courants qui poussent avec force vers les îles de Bahama et la Floride, où ils seraient arrivés en quelques jours, sans avoir besoin de se fatiguer beaucoup en faisant usage de leurs rames.

* Peut-être le nom de *Bahia del Espirito Santo* fut donné à cette occasion au port *Tocobaga*, appellé plus tard de Meruelo, nom d'un pilote que fut rencontré près de ses parages en 1512, „*dans ses aventures*" (probablement à la chasse des Indiens). — Nos expéditionnaires ont dû arriver près du cap Cañaveral vers la Pentecôte de 1498.

Pour leur retour, ils n'avaient qu'à se servir de nouveau des courants, suivant avec eux vers le N. E., et s'en écartant seulement au moment d'avoir presque gagné la hauteur de leur archipel. Encore de nos jours on rencontre, sur les plages de ces îles des barils, des caisses et des mats que les courants y conduisent; fait déjà observé en 1538 par Bartolomé Carreño.*

Des expéditions contre le cap Hatteras présenteraient toujours des difficultés pour effectuer le retour; parce qu'on devait courir le risque d'être emporté vers le *Gulf Stream*.

Les Caraïbes qui étaient si grands navigateurs, et qui, dans leurs canots, entreprenaient des expéditions si lointaines, devaient connaître tous les secrets de ces mers. Aussi il est plus que probable que les Indiens du Continent qui avaient accompagné la flotte, sont retournés chez eux prenant le Sud, et gagnant les courants jusqu'aux îles plus septentrionales de Bahama.

Pour ce que regarde ces Indiens du Continent, plus tard les évènements ont prouvé qu'ils ne valaient pas mieux que les autres.**

XVI.

Résultats de l'explication du premier voyage de Vespucci: 1° La réhabilitation complète de sa mémoire. 2° Un document qui vient éclaircir plusieurs faits. Circumnavigation de Cuba avant 1500, indiquée par Cosa et Martyr. Pinzon et Solis chefs de l'expédition. Temoignages de Martyr, Oviedo, Gomara et Herrera.

Le récit du premier voyage de Vespucci expliqué, dans ses moindres détails, produit un document de la plus grande importance pour l'histoire de l'Amérique. Non seulement il vient réhabiliter tout-à-fait la mémoire de son auteur, mais il vient à la fois transformer en faits historiques différentes assertions vagues, que l'on rencontrait dans les pages des historiens primitifs du Nouveau Monde, et que l'on ne savait pas expliquer. En effet: nous savons que, en 1494, Colomb fit constater judiciairement, par le témoignage de plusieurs pilotes et matelots*** que Cuba ne pouvait pas être une île, mais devait être un vrai Continent *(tierra firme)*. D'un autre côté, Antonio de Herrera et d'autres historiens ajoutent que ce ne fut que l'année de 1508, que Sebastien de Ocampo entreprenant un voyage qui a duré huit mois, vérifia le fait d'être Cuba effectivement une île. Mais en face de ces deux assertions, nous possédions, dans la grande carte de Juan de la Cosa, dessinée en 1500, l'île de Cuba déjà parfaitement indiquée, et nous possédions aussi quelques pages de Pierre Martyr d'Anghiera, où il dit qu'il ne man-

* Voyez *Coleccion de varios documentos para la Historia de la Florida y tierras adyacentes por B. Smith* I., 93.

** *Informacion* avec des notes de Fr. Gregòrio de Beteta dans la *Coleccion* de Buckingham Smith pp. 190—202.

*** Voyez ce document dans le vol. II. de Navarrete pp. 143 et suiv.

quait pas de gens qui *prétendaient avoir navigué autour de Cuba*,* et il ajoute encore, que l'on comptait dans ce nombre Vincent Yañez (Pinzon), lequel s'était même avancé au delà, et avait rencontré d'autres terres à l'occident de la même île.

Ne faut-il pas aujourd'hui rapporter ce fait de la reconnaissance de Cuba comme île, à l'expédition dont il est question dans le récit du premier voyage de Vespucci? Il n'y a pas le moindre doute que si les expéditionnaires entrèrent dans le golfe méxicain du côté du Yucatan et en sortirent en longeant les côtes de la Floride, ils ont dû avoir laissé bien constaté que Cuba était resté isolée à leur droite.

Puisque Vespucci ne dit pas qu'il a été le chef de l'expédition, ne pourrions nous pas connaître le nom de ce chef?

Nous avons déjà vu Martyr d'Anghiera nommer Vincent Yañez Pinzon. Le même Martyr revient encore sur ce nom lorsque, à l'occasion de traiter de la baie de *Navidad*, à Honduras, il s'occupe, des alliances faits par le même chef Pinzon avec les caciques *Chiavaca*, *Pintigna*, *Chamailaba* (ce nom fait rappeller les mots huaxtèques de pag. 20) *Poloma* et *Pot*. Voici ce qu'il ajoute:

„Vicentius Annez institutum iter suum prosequens, *ad Orientem* regiones invenit *aquarum crebra illuvie desertas* et *stagnantia magnis tractibus* loca. Nec destitit a proposito, donec terrae illius *longissimae cuspidem* attigit: si cuspides appellare licet cuneos aut frontes acutas vel *promontoria marinas terras terminantia*. Ea cuspis Atlantem videtur velle impetere.“

Remarquons bien que dans ce passage Martyr dit que Pinzon poursuivit vers l'Est, après avoir été au delà d'Honduras.

N'est ce pas une coïncidence manifeste avec ce voyage, où l'on a dû, après Santander, suivre beaucoup vers l'Est, pour arriver à la Floride?

Les dernières phrases de Martyr paraissent une espèce de satyre faite aux régions voisines du cap Cañaveral ou même à celles de la province de Tabasco. Bien des années plus tard, Jean de Laet** désignait ce dernier pays comme une *„plana regio et crebris paludibus et stagnis distincta.“*

Martyr revient de nouveau à Vincent Yanez Pinzon pour le présenter comme associé, dans une exploration de ces parages, au célèbre navigateur Jean Diaz de Solis.*** Et il parle de ce dernier pilote encore une fois, quand après avoir décrit la côte depuis Paria jusqu'au

* „Neque enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. An haec ita sint, an invidia tanti inventi occasiones quaerant in hunc virum, non dijudico: tempus loquetur, in quo verus judex invigilat.“

Hic Vincentius Annez... Cubam, a multis ad ea usque tempora, ob suam magnitudinem, continentem putatam, circuivit. Itidem et alii plures se fecisse aiunt. Vincentius Annez, cognito jam experimento patenti Cubam esse insulam, processit ulterius, et terras alias ad occidentem Cubae offendit“ etc.

** *Hispania*, Edition Elzevir de 1619, pag. 227.

*** „Percurrisse quoque feruntur ea litora occidentalia Vicentius Agnes.... et Joannes quidam Diaz Solisius Nebrissensis, multique alii.

Probablement, comme il a été ordonné plus tard, l'un était le premier chef sur mer, et l'autre le premier à terre.

delà de Veragua, c'est-à-dire jusqu'à une rivière, dans la côte des Mosquitos, qu'il désigne sous le nom de San Mateo*, il continue ainsi:

„Sed non sistit opus... Joannes Dias de Solis... ab eo fluvio *ad occidentem* tendens lequas et ipse percurrit *non paucas.* Sed littus illud medium ad septentrionem *curvatur.* Propterea *non examussim locatum inter dimensa*“ etc.

Mais l'autorité de Martyr, dans ces passages un peu vagues et sans dates, ne serait pas suffisante pour nous contraindre à rapporter à l'époque du premier voyage de Vespucci (1497—1498) les faits qu'il lui a consacrés dans ses pages, et à les appliquer tous à une seule expédition, si les autres historiens ne venaient à son appui.

Voyons ce qu'ils disent.

Oviedo assure positivement que la découverte du golfe d'Higueras (Hibueras) fut faite, non pas par Colomb (en 1502), mais antérieurement**, par Juan Dias de Solis et Vicente Yanez Pinzon, „avant que celui-ci eût découvert l'Amazone“: et par conséquent avant 1499.

Gomara confirme aussi la même opinion, en spécifiant que la découverte de la côte d'Honduras fut faite par Pinzon et Solis, trois ans (il se trompe en disant trois au lieu de quatre) avant que Colomb y allât, dans son quatrième voyage. Et pour ce qui nous regarde, il éclaircit encore mieux ce passage de son texte par quelques lignes qu'il insère à un autre endroit (ce sont celles que nous avons déjà reproduites à la page 3) de ce travail où il se plaint de ce qu'il ne fut pas resté de souvenirs de certaines expéditions faites „depuis l'année 1495 jusqu'à l'année 1500.“

Nous croyons que les témoignages des trois premiers historiens Martyr, Oviedo et Gomara sont suffisants pour nous prouver que le voyage dans lequel Pinzon et Solis découvrîrent la côte d'Honduras fût de quelques années antérieur à celui de Colomb en 1502, et que par conséquent il doit avoir été celui dont nous nous occupons,*** par la simple raison que l'on n'en rencontre pas d'autre, auquel on puisse le rapporter.

Aux témoignages des trois historiens Martyr, Oviedo et Gomara, nous croyons pouvoir ajouter celui du chroniste des Indes. Au milieu d'une certaine obscurité et de quelque confusion dans les dates, il n'hésite pas à attribuer à la famille Pinzon,† et non pas à Colomb en 1502,

* Rivière au nord de Nicaragua où s'est perdue la caravelle de Nicuesa, et qui aura été appelée de *San Mateo* par Colon, lors de son arrivée le 21 Septembre 1502.

** „.... Algunos attribuyen al Almirante primero Don Christoval Colon, diciendo que él lo descubrió. Y no es así; porque el golfo de Higueras lo descubrieron los pilotos Vicente Yañez Pinçon é Johan Diaz de Solis é Pedro de Ledesma, con tres caravelas, antes que él *Vicente Yañez descubriese el rio Marañon,* ni que él Solis descubriese el rio de la Plata.“ (Ed. de l'Académie de Madrid de 1851—1855, t. II, p. 140, liv. XXI, chap. 28.)

*** Il est possible que Pinzon ait pris avec lui, en 1497, dans le nombre des quatre navires de l'expédition les caravelles *Vicente Yañez* et *Fraila* (Navarrete, III, pp. 75—76.)

† El cabo i punta de Hibueras descubrieron los Pinzones (Dec. III, liv. V, chap. 12). Rappellons nous aussi le passage d'Herrera cité à la page 11 à propos des *premiers Castillans* etc.

la découverte du cap d'Hibueras, et il ajoute même que ce furent Pinzon et Solis qui découvrirent le *Golfo Dulce*, et donnèrent le nom à la baie de *Navidad*, et découvrirent le Yucatan.*

Il faut donc reconnaître que Pinzon et Solis se sont trouvés, tous deux avec l'expédition, qui, avant l'année 1500, découvrit des terres au delà de la côte d'Honduras, et acquit la certitude que Cuba devait être une île.

C'est une vérité historique qui doit être admise même par ceux qui voudraient encore soutenir que les mêmes navigateurs revînrent ensemble parcourir la même côte en 1508. Quant à ce détail, puisqu'il ne touche pas à notre travail actuel, nous nous réservons de dire ce que nous en pensons dans une note à part.**

Conclusion.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte:

1° Que Amerígo Vespucci fit son premier voyage en 1497 et 1498.

2° Que dans ce voyage, il n'a pas été du côté de Paria ou Venezuela, mais sur les côtes d'Honduras, du Yucatan, du golfe méxicain et de la Floride.

3° Qu'il a relâché au Sud et au Nord des frontières de l'empire méxicain et a longé les côtes de cet empire sans y aborder.

4° Que le port du cap Cañaveral, vers le $28\,{}^1/_2{}^0$ de latitude nord, fut le parage du Continent où s'arrêta cette première exploration.

5° Que Vespucci a, dans ce voyage, effectué la circumnavigation des deux peninsules du Yucatan et de la Floride.

6° Que par la circumnavigation de cette dernière presqu'île, et par la route suivie pour continuer son voyage vers l'Europe, il a, déjà en 1498, acquis la certitude que Cuba devait être une île.

* „Sabido en Castilla lo que havia descubierto de nuevo el Almirante, Juan Dias de Solis i Vincente Yañez Pinzon determinaron de ir à proseguir el camino que dejaba hecho, i fueron à tomar el hilo desde las Islas de los Guanajos i volver de ellas al levante; pero navegaron desde las dichas islas hácia el poniente hasta el parage de el Golfo Dulce, aunque no lo vieron, porque está escondido; reconocieron la entrada que hace la mar entre la tierra que contiene el Golfo, i la de Yucatan que es como uma grande Enseada, ó Baia, que asi llaman los Marineros.... Y como vieron aquel rincon grande que hace la Mar entre dos Tierras, la una que está á la mano esquierda teniendo las espaldas al Oriente, que es la costa que contiene el Puerto de Caballos, i adelante de él el Golfo Dulce: i la otra de mano derecha, la Costa del Reino de Iucatan, parecióles gran Baia, i por esto la llamaron, la gran Baia de Navidad, desde donde descubrieron las Sierras (tierras?) de Caria; bolvieron al Norte, i descubrieron mucha parte de el Reino de Yucatan, pero como despues no huvo nadie, que prosiguiese aquel Descubrimiento, no se supo mas, hasta que se descobrió todo lo de Nueva-España desde la Isla de Cuba, i estos Descubridores, principalmente pretendian descubrir Tierra por emulacion del Almirante, i pasar adelante de lo que él habia descubierto" etc. (Dec. I, liv. VI, chap. 17e).

** Voyez à la fin la note G.

7° Que dans ce grand voyage il a eu pour compagnons Vicente Yañez Pinzon et Jean Diaz de Solis, et que ceux-ci étaient même les chefs de l'expédition.

8° Enfin, qu'en quittant le port du cap Cañaveral, pour revenir en Europe, la petite flotille a été aux Bermudes, alors habitées par des Canibales, que l'on a combattus et auxquels on a fait un grand nombre de prisonniers que l'on a emmenés en Espagne, où ils furent vendus comme esclaves.

Note A.

Page 1.

Le savant Alex. de Humboldt a eu occasion d'attirer l'attention sur le „fait digne de remarque"* de la publication, à la même année et dans la même typographie des deux opuscules latins *Cosmographiae Introductio* et *Globus Mundi Declaratio*, de Strasbourg, chez Jean Grüninger, en 1509.

Nous devons ajouter que l'on remarque également une connexité parfaite entre les éditions allemandes de l'une et de l'autre ouvrage, publiées la même année à Strasbourg, et par le même Grüninger.

Quand on examine avec attention plusieurs exemplaires des deux publications en allemand, on acquiert la conviction que la véritable connexité entre les deux ouvrages, en allemand comme en latin, consistait en ce que la lettre de Vespucci a été imprimée de manière à pouvoir se joindre à l'un et à l'autre ouvrage.

En effet: On rencontre souvent reliée séparément la lettre de Vespucci détachée du texte de l'opuscule *Welt-Kugel*; mais il existe aussi des exemplaires contenant cette lettre, et, ce qui est plus décisif, on trouve dans tous les exemplaires du texte allemand de celle-ci la déclaration suivante, imprimée à la fin:

„Wie du aber dye kugel uñ beschreibung der gantzenn welt verston sollt, würst du hernach finden unnd lesen."

Et de son côté le même opuscule contient aussi des phrases qui se rapportent à l'annéxation de la lettre de Vespucci. Les voici:

Au chap. IV, on y lit:

„das haupt ist orient der offgang oder Asia Die füeß der niedergang als die nüw welt dauon obgesagt ist" ꝛc.

et au chap. XI:

„aber nun seitmal di menschen subtiler clüger und gelerter . . . . mit schiffen, uñ gewer, haben sie vil and' ding erfundẽ wie da diß hieby getrukt büchlin vß weiset."

Les éditions du texte latin de la lettre ne contiennent pas la déclaration dont nous avons parlé; mais le *Globus Mundi* contient des phrases semblables à celles que nous avons copiées, et qui ont rapport à un ouvrage qui devait y être adjoint. — Or, les deux opuscules *Cosmographiae Introductio* et *Globus Mundi* occupent justement chacun les trois feuilles *A*, *B* et *C*, et les lettres de Vespucci commencent avec la feuille *D*, de manière à pouvoir s'adapter à l'un et à l'autre, sans aucun inconvénient.

Nous devons ajouter que nous croyons que l'opuscule allemand *Welt-Kugel* doit être consideré comme le texte original dont on a fait la traduction latine.

* *Examen Critique* etc., IV. p. 163.

On voit que les gravures (à l'exception d'une seule qui diffère dans les deux textes) ont été faites exprès pour ce texte. Dans une de ces gravures, reproduites dans l'édition latine, on lit même, en allemand, l'inscription *Nüw Welt* placée sur la partie la plus orientale de l'Amérique du Sud.

Le titre de l'opuscule en allemand est comme suit:

Der welt kugel
Beschrybũg der welt und deß gã
tzẽ Ertreichs hie angezögt un' vergleicht einer rotundẽ
kugeln, die dan sunderlich gemacht hie zü gebörẽde, dar
in der kauffmã und ein ietlicher sehen un' mercken mag
wie die menschen undẽgegẽ uns wonẽ võ wie die Son
umbgang, herin beschriben mit vil seltzamẽ dingẽ.

Pour ce qui regarde la description de l'édition latine de cet opuscule, de même que celle des deux éditions de 1507 de la *Cosmographiae Introductio*, avec les remaniemens que ces deux éditions ont éprouvées, on peut consulter l'opuscule „*Martin Hylacomylus Waltzemüller*, *ses ouvrages et ses collaborateurs*," Paris 1867. —

Note B.

Page 2.

Outre les nombreuses erreurs de chiffres, dont nous parlerons plus loin, on rencontre dans la traduction latine bien d'autres fautes qui lui ôtent toute valeur.

Sans nous occuper de la grande méprise de l'adresser au duc René II., et de changer, continuellement en *Tua Majestas* le *Vostra Magnificenza* de l'original, adressé au gonfalonier Soderini, Jean Basin s'est permis d'ajouter au texte quelques mots qui ne se trouvent pas dans l'original, ni se trouvaient probablement, non plus, dans le texte français. C'est ainsi qu'il fait dire à l'auteur de la lettre qu'il adressait celle-ci au Roi Ferdinand de Castille, et se plaisait à en adresser à la fois une semblable à lui duc René (*ad Ferdinandum Castiliae Regem nominatim scriptas, ad te quoque mittam*). — Ces mots ne sont pas de Vespucci, et ils ont été cause de beaucoup de confusions. C'est encore au traducteur qu'il faut attribuer l'introduction de deux mots que l'on cherche en vain dans l'original. Il fait dire à Amerígo que Georgio Vespucci était son oncle: „*Avunculi mei.*" — Au moins ici il a dit une vérité, et la liberté qu'il a prise sur lui, comme traducteur, n'a pas eu des conséquences aussi funestes.

La conclusion de la lettre est rendue tout aussi infidèlement que son début. Nous donnerons les deux textes pour que le lecteur puisse les comparer.

Texte original de Vespucci:

„Et al presente mi truovo qui in Lisbona, et non so quello vorra el Re fare di me, che molto desidero riposar mi. El presente aportatore che é Benvenuto, di Domenico Benvenuti, dira a V M., di mio essere

Texte de la traduction de Basin:

„Et ita nunc apud Lisbonam ipsam subsisto, ignorans quid de me serenissimus ipse Rex deinceps efficere cogitet, qui a tantis laboribus meis jam ex nunc requiescere plurimum peroptarem, hunc nun-

ed di alcune cose si sono lasciate di dire per prolixita: perche le ha viste e sentite, Dio siao'cli.* Io sono ito stringēdo la lettera quāto ho potuto: et hessi lasciato a dire molte cose naturali, a causa di scusare prolixitá. V. M. mi perdoni: la quale supplico ch' mi tenga vel numero de sua servidori: ed vi raccommando ser Antonio Vespucci mio fratello, et tucta la casa mia.

„Resto *rogando* Dio, che vi accresca e di della vitta: et ch' salzi lo stato di cotesta excelsa Rep. et l'honore di V. M. etc. Data in Lisbona a di 4 di Septembre 1504. Servitore Amerígo Vespucci in Lisbona."

cium majestati vestrae plurimum quoque interdum commendans. Americus Vesputius. In Lisbona."

Plusieurs mots très caractéristiques de l'original ont été changés, d'une manière pitoyable, en produisant des erreurs déjà reconnues.

De ce nombre sont:

Cambi au lieu de *Cazabi*,
Charaibi au lieu de *Carabi*,
Parias au lieu de *Lariab*
Besillicca (!) au lieu de *Besechicce*

Sans nous occuper de l'erreur de la date du second voyage (1489 au lieu de 1499), parce qu'elle était facile à reconnaître (puisque le 1er voyage s'était fait de 1497 à 1498) nous devons ajouter au nombre des fautes remarcables de la traduction celle de dire au commencement du 4e voyage que Malaca était *versus horisontem* quand dans l'original on lit: „verso l'*oriente*", ce qui est du reste confirmé par la fin de la lettre à Medicis sur le 3e voyage. On cherche aussi en vain à expliquer l'introduction dans le texte latin de ces mots (à la page 61). „*In quibus V diebus, CC et L in mari penetravimus leucas*" et de ceux-ci (de la page 51): *et secundum eam (plagam) navigatis LXXX circiter leucis, stationem quandam naviculis tutam reperimus.*"

Dans le récit du second voyage on remarque une autre faute. On ne trouve pas dans le texte latin tout ce-ci:

„che *come di sopra dixi, fumo fuora di epsa* (la ligne equinociale) *5 gradi alla parte dello austro.*" Or, ces phrases confirment l'atterage au Brésil.

Occupons-nous à présent des erreurs de chiffres. En grande partie elles pourraient bien s'expliquer comme des fautes typographiques, provenant de la mauvaise lecture des nombres romains du manuscript.

Nous présenterons ici une note de celles que nous avons averti, au nombre de vingt trois. Pour les pages, nous nous rapportons à notre texte *(V. Amerígo Vespucci, son caractère, ses écrits etc., Lima, 1865)*:

Pages	**Texte italien**	Erreurs du **Texte latin**
35	*10* maggio	*XX* die Maii
39 et 40	*XIII* case, *IV* mila, *VIII* in *X* anni	*VIII*, *X* millia, *octenio* ... aut *septenio*

* Sic. — An *Dio sia co lui?*

Pages	Texte italien	Erreurs du Texte latin
42	*42* case, *22* canoe *XVI* fanciulle.	*XX* ... *XII*, *VIII*.
44	*XXVIII* cristiani, *XVIII* leghe	*XXIII* ex nobis, *IX* leucis
47	*VII* giorni	dies (sans dire le nombre).
48	*250*	*25* (prisioniers).
49	*XLIV* giorni	*XIX* dies
51	*70* homini, *150* perle	*20* (homines), *CCCCC* uniones
55	*130* perle	*CXIX* unionum
59 (in fine)	*750* (leghe), *150*	*DCC* ... *C*... leucas
60	*XV* (Febraio), septe (abril)	*XIII* (Februarii), secunda (aprilis)
61	*XV* mesi	*XVI* circiter menses
64	*37* (gradi), *18* (giugno)	*XXXV* ... *XXVIII* (Junii.)

Nous devons confirmer ici ce que nous disons à la page 1, à savoir que l'édition originale a du être imprimée à Florence même. C'était là et non pas à Pescia, que Pietro Pacini da Pescia avait sa typographie. Dans la même année 1505 il a imprimé à Florence les *Sermons et Soliloques* de Saint Augustin, une *Imitation du Christ* en italien, et la *Vita di Philosophi* par Lahertius. — Il se peut bien que ceux qui auront occasion d'examiner ces éditions rencontrent encore la véritable origine de la vignette, représentant un philosophe assis et tenant un livre à la main, et qui se trouve reproduite à la page 34 de notre travail „*Amerigo Vespucci*" etc.

Nous ajouterons aussi que l'édition du texte original n'a que le titre en caractères gothiques: tout le texte est en caractères *romains*, de ceux qui, vers la fin du 15[e] siècle, jusqu'à peu près vers la fin du premier quart du 16[e], ont été les plus usuels non seulement en Italie, ou nous les voyons déjà employés à Venise depuis 1478 par Franc. Renner, et en 1497 par Felipe Pinzi, et en 1499 par Aldus Manutius (dans l'édition (in folio) *Veterum* Astronomicorum*), mais aussi à Bâle, où Henr. Bebel imprimait en 1496 la corographie d'Hartman, et à Strasbourg, où déjà en 1498 Martin Schott en faisait usage. Au 16[e] siècle ces caractères ont été plus en vogue jusqu'à cèder un peu la place aux *italiques*. À Strasbourg Schurer, Knoblauch et plus tard Grieniger les employaient; à Leipsic Jacob Thanner et Val. Schumann: à Cracovie Joh Haller; à Vienne Lucas et Léonhard Alantsee et Jérome Vietor; à Cologne Nicol. Cesar et Godef. Hittorp; à Augsbourg — Miller, Sigismund Grimm et Marc Wirsung, etc.

Note C.

Page 7.

Notice detaillée des Indiens d'Honduras donnée par Vespucci.

„Je passerai maintenant à la vie et aux moeurs de ces gens. Ni „les hommes ni les femmes ne s'habillent. Ils n'ont d'autre enveloppe „que celle qu'ils ont eue en venant au monde. Ils sont de taille

* L'édition des astronomes plus modernes y compris le Dr. Bartolomé Vespucci, neveu d'Amerígo faite à Venise, aussi in folio, en 1508, est aussi imprimée dans ces caractères.

„moyenne, et bien proportionnés. Leur teint tire sur le roux comme le „poil du lion, et il me semble que s'ils s'habillaient, ils seraient aussi „blancs que nous. Ils ne laissent croître les cheveux qu'à la tête, et „ceux-ci sont noirs et longs, surtout chez les femmes que ces lon„gues chevetures rendent fort belles. Les hommes ne sont pas beaux. „Leurs figures sont plates comme celles des Tartares. Ils ne laissent „croître ni sourcils ni cils, et n'ont de cheveux qu'à la tête, parce„qu'ils considèrent la croissance des cheveux comme convenant seule„ment aux animaux. Les femmes sont très-agiles à la marche et à „la course, et nous sont, sous ce rapport, de beaucoup supérieures. „Nous avons maintes fois vu des femmes courir une ou deux lieues sans „la moindre peine. Ils nagent à merveille, et les femmes nagent mieux „que les hommes. Nous avons vu celles-ci nager en mer pendant deux „lieues sans se reposer.

„Leurs armes consistent en arcs et en flèches, qu'ils sont très ha„biles à fabriquer. Ils manquent de fer et d'autres métaux; mais, à „défaut de fer, ils garnissent la pointe de leurs flêches avec des dents „d'animaux et des arêtes de poissons; et pour les rendre plus fortes, „ils les trempent au feu. Ils tirent bien, à ce point qu'ils chassent à „l'arc tout ce qu'ils veulent. Dans quelques endroits, les femmes sont „également très habiles au tir. Outre ces armes, ils ont encore des „lances, des javelots, et des massues très bien travaillées.

„Ils ont l'habitude de faire la guerre aux tribus limitrophes qui „parlent une langue différente de la leur; et ils sont cruels à ce point „qu'ils ne pardonnent jamais, à moins qu'ils ne laissent la vie à leurs „ennemis que pour leur faire endurer des souffrances plus grandes.

„Quand ils partent pour faire la guerre, ils emmènent leurs femmes, „non pour qu'elles combattent, mais pour qu'elles portent leurs pro„visions. Ces femmes sont en effet capables de porter sur leurs épaules, „pendant un trajet de trente à quarante lieues, un poids plus fort qu'un „homme des plus robustes ne parviendrait à lever de terre, ainsi que „nous l'avons vu maintes fois. Ils n'ont point de chef, et marchent „sans ordre, chacun pour son compte. Ils ne se battent pas pour „régner, ni pour agrandir leurs territoires, mais seulement pour satis„faire une inimitié de longue date. Et si on les interroge sur les causes „de cette inimitié, ils ne donnent d'autre raison que celle-ci: „venger „la mort de leurs ancêtres.

„Ils ne connaissent ni lois ni maîtres, et n'obéissent qu'à eux-mêmes; „mais ils s'encouragent les uns les autres, et se préparent à la guerre, „notamment quand l'ennemi a fait prisonnier quelqu'un des leurs. Et „alors le parent le plus rapproché du mort ou du captif se lève, court „par les rues ou par les places, se plaint sans cesse, et appelle les „autres à la guerre.

„Ils n'ont aucune notion de droit ou de justice, et ne châtient point „les malfaiteurs. Ils ne corrigent pas leurs enfants, et rarement se „querellent entr'eux.

„Leur conversation est très simple. Mais ils sont pleins de malice „et d'intelligence pour tout ce qui les touche. Ils parlent peu, et tou„jours à voix basse. Ils ont les mêmes accents que nous; mais ils „parlent entre les dents, et se servent de mots différents des nôtres.

„Il existe chez eux des langues très différentes, et nous avons re„marqué qu'à cent lieues de distance ils ne se comprennent plus les „uns les autres.

„Ils ne suivent aucune loi quant au mariage. Chacun prend la femme „qu'il veut, et la répudie quand cela lui plait, et la femme en fait autant, „sans qu'il en résulte la moindre offense soit pour l'un, soit pour l'autre:

„et cela parceque la liberté y est la même pour l'homme que pour la „femme.

„Ils ne sont point jaloux; mais ils sont extrêmement luxurieux, et les „femmes, sous ce rapport, dépassent les hommes. La décence me dé„fend de dire ici ce qu'elles font pour satisfaire leur penchant. Elles „sont très-fécondes, et ne cessent point de travailler pendant leur gros„sesse. Elles accouchent facilement et presque sans douleur.

„Leur manière de vivre est très-barbare. Ils n'ont point d'heure „fixe pour les repas et mangent quand ils ont de l'appétit, soit le jour, „soit la nuit. Ils prennent leurs repas assis sur le sol, sans nappe ni „serviette et mangent dans des vases d'argile, qu'ils fabriquent eux „mêmes, ou dans des calebasses.

„Ils couchent sur des hamacs de coton suspendus. Et quoique ce „mode de repos semble pénible, on y jouit, au contraire, d'un sommeil „plus doux que sur des matelas. Ils sont d'une grande propreté, se „lavent frequemment, et se montrent d'une grande pudicité pour tout ce „qui touche aux fonctions de la nature, qu'ils remplissent en faisant tout „leur possible pour n'être vus de personne. Seulement ils ne se cachent „point pour uriner.

„Les femmes, immédiatement après leur accouchement, vont se laver „à la rivière d'où elles reviennent parfaitement alertes. Elles souffrent „si peu pendant cette époque de leur vie, que leurs maris les maltrai„tent, et quand cela arrive elles tuent, par un procédé qui leur est „spécial, le foetus au sein maternel. Il en résulte que beaucoup d'en„fants meurent ainsi. Elles ont le corps bien fait, et bien propor„tionné, de manière qu'on n'y saurait découvrir la moindre difformité, „et quoiqu'elles soient toujours nues, leur abdomen est conformé par „la nature de telle sorte qu'aucune partie honteuse ne puisse frapper „la vue. D'ailleurs cela n'aurait aucune importance pour eux, puisque, „sur ces gens-là, la vue des parties que nous appelons honteuses produit „la même impression que font sur nous les figures.

„Quelques fécondes que soient les femmes, elles n'ont jamais les „seins flasques, ni les ventres plissés. Elles se sont montrées très„affectueuses à notre égard.

„Ils n'ont pas de réligion. On ne peut les appeler juifs, ni maures; „puisqu'ils ne font pas de sacrifices et qu'ils n'ont aucun temple pour „prier. D'après leur manière de vivre, ils ressembleraient plutôt aux „épicuriens.

„Ils vivent en communauté. Leurs maisons sont comme des cabanes „fort solidement bâties, et couvertes de feuilles de palmier, parfaitement „abritées contre la tempête et les vents. Dans quelques endroits ces „maisons sont vastes à ce point qu'une seule pourrait loger 600 âmes. „Nous avons vu un village, qui n'avait que treize maisons, qui ren„fermaient quatre mille âmes. Tous les huit ou tous les dix ans, ils „changent leurs villages; et quand nous leurs avons demandé la raison „de ce déplacement, ils nous ont répondu que, en demeurent longtemps „dans un même endroit, l'air devenait infect et se corrompait, et les „rendait malades, explication qui nous a paru raisonnable. Leurs ri„chesses consistent en plumes d'oiseaux, de diverses couleurs, en col„liers qu'ils confectionnent avec des os de poissons, ou en pierres vertes „et blanches qu'ils mettent aux joues, aux lèvres et aux oreilles, ou „enfin en d'autres ornemens auxquels nous n'attachions aucun prix.

„Ils ne font point de commerce, n'achètent ni ne vendent, et se „montrent contents de ce que la nature leur donne. Ils n'attribuent „aucune valeur à ce que, nous, en Europe et ailleurs considérons comme „richesses, c'est à dire l'or, les bijoux, les perles et autres choses; et „même, s'ils en possédaient, ils ne travailleraient pas pour en acquérir,



„et ne les estimeraient nullement. Ils sont si généreux qu'ils refusent „très-rarement de donner ce qu'on leur demande. Aussi sont ils d'une „grande franchise à demander ce qu'ils désirent avoir. Mais leur plus „grande preuve d'amitié consiste à offrir leurs femmes et leur filles, et „ils considèrent comme un grand honneur de pouvoir donner leurs „jeunes filles vierges, et c'est pour eux la plus grande marque d'amitié „que de les accepter ainsi.

„Ils connaissent différentes manières de célébrer les funérailles. „Quelquefois ils enterrent leurs morts en mettant à côté d'eux de „l'eau et de la nourriture, croyant qu'ils s'en serviront. Ils n'allument „pas de cierges et ne pleurent point. Dans quelques localités ils sui- „vent une coutume plus barbare et plus cruelle: lorsqu'un malade est „prêt à mourir, ses parents le portent au milieu d'une forêt, suspendent „un hamac entre deux arbres, y placent le malade, et dansent autour „de lui pendant toute la journée. Vers le coucher du soleil, on met „auprès de lui de l'eau et des provisions en quantité suffisante pour „qu'il puisse se nourrir pendant quatre à six jours. Après cela ils „l'abandonnent, et s'en retournent à leurs villages. Si le malade se „remet, mange, boit et revient, les siens le reçoivent avec de grandes „cérémonies, mais il en est bien peu qui se sauvent ainsi. On ne s'en „occupe pas autrement, et s'ils meurent ils n'ont pas de sépulture. Ces „gens ont encore beaucoup d'autres coutumes, que je n'indiquerai pas, „afin d'abréger.

„Ils emploient différentes médecines qui ne ressemblent pas du tout „aux notres, et nous nous étonnions de voir que quelques uns gué- „rissaient.

„Nous apprîmes que quand un malade avait la fièvre, au moment „où celle-ci était la plus forte, on le baignait dans de l'eau froide, de „la tête aux pieds; après quoi ils allumaient un grand feu près de „lui, et le tournaient et retournaient pendant deux heures, jusqu'à ce „qu'il se fatiguât. Alors seulement on le laissait s'endormir. Et „beaucoup se guérissaient de cette manière.

„Ils font très souvent usage d'une diète sévère, et demeurent jusqu'à „trois jours sans manger. Ils emploient également la saignée, non pas „aux bras, mais aux lombes aux épaules et aux jambes. Ils savent „aussi provoquer le vomissement avec des herbes, qu'ils mettent dans „la bouche. Ils se servent encore d'autres remèdes qu'il serait long „de désigner. Leur tempérament est très phlegmatique, en raison de „leur nourriture, qui consiste généralement en racines de plantes, en „fruits ou en poissons.

„Ils ne sèment pas de grains, et pour leurs repas habituels font „usage de racines dont ils fabriquent des farines assez bonnes. Ils les „appellent *yuca*, *caçabi* et *ignami*. Ils mangent peu de viande, si ce „n'est de la chair humaine, parceque Votre Magnificence doit savoir „qu'ils sont tellement barbares que sous ce rapport, ils surpassent même „les bêtes; car ils mangent tous les ennemis qu'ils tuent ou font pri- „sonniers, les femmes aussi bien que les hommes; et cela avec tant „de férocité que ce serait horrible à raconter, et plus encore à voir, „ainsi que cela m'est arrivé très-souvent. Ils se sont étonnés en ap- „prenant que nous ne mangeons pas nos ennemis. Votre Magnificence „peut bien croire qu'il existe chez eux tant d'usages barbares qu'il est „impossible de les relater tous ici.

„Et comme j'ai vu dans ces quatre voyages tant de choses si différentes „de nos habitudes, je me suis proposé d'écrire un petit livre qui s'appelle „*Le Quattro Giornate*, et dans lequel je raconte comme mon faible esprit „me l'a permis la plupart des choses que j'ai vues. Je n'ai pas encore „publié ce travail parceque j'éprouve tant d'ennui, dans toutes mes affaires,

„que je n'ai point de gout pour ce que j'ai écrit; quoique plusieurs „personnes m'encouragent à le faire publier. Et comme on y verra toutes „ces choses en détail, je n'ajouterai plus rien ici sur ce sujet.

„Dans la suite, nous verrons d'autres singularités. Ce qui a été dit „suffit comme généralités.“

Note D.

Page 9.

Malgré les témoignages des historiens opposés à notre manière de voir, nous hésitons à admettre que le nom de *Gracias a Dios* ait pu être donné à un cap par Colomb. Ce nom apparait à nos yeux comme le symbole d'un sentiment de piété par lequel des navigateurs, déséspérés de trouver terre, rendent Grâces à Dieu de leur avoir enfin fait entrevoir un port. — Tel n'était pas le cas de Colomb qui, en y arrivant, venait déjà de longer la terre et d'en prendre possession dans un port précédent, après avoir essuyé avec son frère et son fils une tempête dont ils était sortis en vue de l'île de Guanaja. Les compagnons de Vespucci, au contraire, ne sont arrivés à cette côte qu'après une longue navigation à travers l'océan, et après avoir avancé, pendant plusieurs jours, la sonde à la main, sur les bas fonds de ces parages. On comprend que, délivrés enfin de cette tourmente devant l'inconnu, ils aient manifesté par des actions de grâce, leur joie d'avoir trouvé terre et qu'ils aient voulu, par le nom donné à cette terre, perpétuer le souvenir de leur délivrance.

Les scrupules que ces déductions ont fait naître en notre esprit se trouvent appuyés encore par une autre considération, à savoir, la presque certitude que Colomb connaissait déjà, quant il entreprit son quatrième voyage, les résultats de l'exploration faite par les compagnons de Vespucci, et que c'est dès-lors avec la pleine connaissance du chemin poursuivi par ses prédécesseurs qu'il se dirigeait sur ces parages, à la recherche d'un passage vers l'Ouest, continuant sa route au Sud, sans s'occuper de la partie Nord de la côte, qui avait déjà été examinée.

On pourrait même croire qu'en partant de Cuba, pour s'avancer vers la terre ferme, Colomb avait d'abord eu l'intention de se diriger sur le cap de *Gracias a Dios* et que, s'il n'a point exécuté ce projet, c'est que les vents et les courants qui l'avaient pendant deux mois retenu en mer, le jétèrent plus vers l'Ouest.

Dans sa lettre aux Souverains Catholiques, écrite de la Jamaïque, le 7 Juillet 1503, Colomb, loin de dire qu'il avait donné à ce cap le nom de *Gracias a Dios*, parle de ce point comme s'il lui était déjà connu. Il dit simplement: „Je suis arrivé au cap de *Gracias a Dios* etc.“ Diego de Porras fut le premier qui, le 7 Novembre 1504, dit que ce nom avait été donné par l'amiral. Or, si la pieuse idée qui a inspiré le nom de *Gracias a Dios* était venue à l'esprit de l'amiral, pourquoi ne l'avait il pas réalisée, en l'appliquant soit à l'île de Guanaja, ou même à la pointe de Cajucas qu'il a passée avant d'arriver à celle de *Gracias a Dios*.

Le témoignage de Porras doit être accepté avec d'autant plus de réserve qu'il ajoute (Navarrete I, 284) que la côte, basse depuis le cap *Gracias a Dios* en suivant vers le Nord, ne commence à s'élèver qu'à proximité d'une rivière qu'on a appellée de *la Possession* parceque, — dit

il — l'amiral a sur ce point-là, „pris possession de la terre.“ Or, ce parage est le cap Cameron.

Est il admissible que Colomb, venant déjà du port de Cajinas ait attendu jusque là pour *prendre possession de la terre?*

Il est vrai que Pedro de Ledesma et Fernando Colomb disent aussi très clairement que ce fut l'amiral qui donna le nom au cap et le second explique même les raisons. Mais combien de faits ont été ainsi racontés d'abord d'une manière bien différente de celle d'après laquelle on les explique de nos jours. . .

Nous avons séparé ces lignes de notre texte, pour ne pas y mêler des conjectures qui ne sont point essentielles à son explication.

Note E.

Page 17.

Le système généralement suivi au 15. siècle, pour la division des climats était celui d'Erathostène, qui avait imaginé, pour la partie de la terre selon lui habitable, sept climats, passant le premier par Meroë, le second par Syène, le troisième par Alexandrie etc.

L'anglais Holywood, presque exclusivement connu sous le nom de Sacrobosco, qui n'est qu'une traduction italienne de *holywood* (*holy*, saint, et *wood*, bois), avait popularisé ce système par son opuscule *De Sphaera* où il avait, au 13e siècle, condensé presque toute la science astronomique des Arabes, s'érigeant ainsi lui-même en une sorte de Ptolémée de la fin du moyen âge.

Son petit livre *De Sphaera* se vulgarisa bientôt à ce point que l'on en publia, au moins, vingt six éditions jusqu'à l'année 1499; et ce nombre augmenta encore pendant le 16e siècle, où l'opuscule fut imprimé, non seulement en latin mais dans presque toutes les langues européennes; quelques unes de ces éditions parurent enrichies de commentaires des premiers mathématiciens de l'époque, au nombre desquels nous citerons Bartolomé Vespucci, Hartmann Beyer, Elias Vinet, Albert Hero, Francesco Giuntini et le portugais Pedro Nunes, qui en 1537 publia la traduction portugaise annotée.

L'autorité de l'astronome anglais est encore invoquée par Stöfler,* et même par Peucer en 1554.** Il fait terminer le premier climat à 20° 30′, le second à 27° 30′, le troisième à 33° 40′ etc. Hartmann Beyer indique les limites des trois premiers climats à 20° 33′, 27° 36′ et 33° 45′. — Cependant, pour être d'accord avec Ptolémée, selon le même Peucer, il faudrait considérer la fin du 1er climat comme se trouvant à 20° 14′, celle du second à 27° 40′ et celle du troisième à 33° 18′. —

Or, il faut reconnaître que depuis que l'on avait vérifié que toute la zone torride était habitable, tous ces systèmes de divisions de climats devenaient empiriques puisqu'ils n'étaient basés sur aucune loi, ce qui a fait très judicieusement dire à un des géographes les plus remarquables du 16e siècle: „Porrò, qui nostra aetate de climatum ratione scripserunt praeceptionem nobis dederunt cum ab initio, tum a fine claudicantem: qualis est Joannis a Sacrobusto, quem auctorem *De Sphaera* vocant.“ D'après les doctrines de ce géographe

* *Elucidatio Fabricae Ususque Astrolabii*, Oppenheym, 1512—1513, fol. X verso.

** *Quaestiones in libellum de Sphaera a J. a Sacrobosco* etc., Wittebergae, 1554.

(H. Glaréan), si le changement des climats devait s'opérer chaque fois que la durée des jours augmente d'une demi heure, le premier climat devrait commencer là où les jours ont 12 ½ heures; le second où ils commencent à être de 13 heures, vers la latitude de 16° 27'; le troisième où ils commencent à être de 13 ½ heures, vers 23° 51' 20"; le quatrième de 14 heures vers 30° 22', etc.

Or, d'après l'explication de Vespucci, il faut admettre, que c'est précisément cette théorie qu'il suit dans sa classification des climats des Canaries et de la terre de Lariab.

Il est plus que probable que Vespucci, écrivant en 1504, après avoir fait quatre voyages avec les meilleurs pilotes de son temps en Espagne et en Portugal, ayant connaissance de tous les livres astronomiques de ceux-ci, déjà habitué à faire usage de l'astrolabe et à se servir des Ephémérides de Monte Regio* et probablement en communication avec son neveu le Docteur Bartolomé Vespucci, professeur d'astrologie à l'université de Padoue et auteur de quelques travaux sur l'astronomie, devait être devenu un des premiers pilotes de son temps, lorsqu'il reçut sa nomination de *pilote majeur* d'Espagne.

Ainsi il ne faut voir aucune exagération dans ce qu'écrivit Francesco Giuntini, quand dans ses commentaires de Sacrobosco il s'exprime ainsi:

„Fuit enim Americus Vespuccius . . . nobilis Florentinus in Astronomia peritus, in disciplinisque Mathematicis excellentissimus. Quid, inquam, jucundius est cognitu, quam astrorum singulis horarum momentis exortus, atque occasus tam rectos, quam obliquos? Et similiter singulorum, signorum puncta, aut orientia, aut occidentia, unde pendet cognitio quantitatis ac diversitatis tam dierum, quam noctium artificialium: item longitudinis, atque latitudinis, regionum, ac civitatum? quae omnia navigantibus sunt necessaria, ut sciantur. Est equidem cognitiones altitudinis Solis, quae per instrumenta mathematicalia accipitur usus, atque utilitas permagna: in quibus rebus hic noster Americus satis versatus fuit, quem merito numerare possumus primum inter primos oceani navarchos."

Nous possédons du Docteur Bartolomé, neveu de Vespucci: 1° Un discours écrit pour défendre l'Astrologie, et prononcé à l'Université de Padoue en 1506, sous le titre: „*Oratio habita in celeberrimo Gymnasio Patavino, pro sui prima lectione. A. D. 1506;*" — 2° Des notes au traité de la Sphère de Sacrobosco; 3° Des additions au *Compendium Spherae Mundi* du célèbre évêque de Lincoln, Robert (Grosse-tête), auteur d'un traité sur l'Astrolabe et de plusieurs opuscules philosophiques.

Ces trois fruits de son travail parurent à Venise, dans un livre in folio, imprimé par *Rubeus*, avec d'autres opuscules de Purbach, Fabre et autres. Ce même livre fut réimprimé en 1531, également in folio, par Lucas Ant. Giunti, ce qui a fait dire à Bandini que le même Bartolomé avait écrit deux autres oraisons, aussi en faveur de l'Astrologie, en 1508 et en 1531; quand il est certain que nous n'en possédons qu'une seule faite en 1506 (et non pas en 1516, comme dit Bandini pag XXIII) imprimée pour la première fois en 1508, et réimprimée au commencement de 1531. On s'attriste en lisant l'éloquente oraison du Docteur Bartolomé de ne point y trouver quelques mots sur les découvertes de Colon, ou au moins sur les voyages de son oncle Amerígo.

* La 1ère édition de cet ouvrage faite à Nuremberg en 1474 donna tous les calculs jusqu'à 1506, de manière que les éditions qui suivirent durant le 15e siècle ne se distinguèrent que par la suppression des calculs s'appliquant aux années déjà écoulées, jusqu'à ce que Stöfler publia à Ulm (en 1499) la suite de ces tables jusqu'à l'année 1531.

En le voyant citer, presque à propos de rien et pour faire de l'érudition, non seulement Alfragan, Aristote, Ptolémée, Pomponius Mela et Euclide, mais aussi Avicenne, Pline, Averroes, Macrobe, Virgile, Ovide et Lucain, on s'étonne de le voir ainsi subir l'effet de la force des habitudes scholastiques. Les nouvelles autorités étaient déjà passées *dans les livres*, mais n'étaient pas encore admises *dans les écoles*.

Cela nous rappelle que, vingt années plus tard, un professeur de géographie à Basle, qui a eu quelque renommée, en écrivant un traité de Géographie, n'a su dire à propos de l'Amérique dans son chap. 40: „*De Regionibus extra Ptolemaeum*“ que ces mots; „Porrò ad occidentem terra est quam *Americā* vocant, longitudine octoginta fermè graduum duae insulae(!) *Spagnolla* et Isabella: quae quidem regiones, secundum littora, ab Hispanis lustratae sunt, Columbo Genuensi et Americo Vesputio ejus navigationis ducibus.“ —

Note F.

Page 20.

Le mot *Paria*, incorrectement admis par le traducteur de la lettre de Vespucci à Soderini au lieu de *Lariab* (comme nous avons vu à la p. 38), a beaucoup contribué à faire croire que le premier voyage de Vespucci avait eu lieu vers les côtes de Venezuela, et fut la cause de ce que, dans quelques cartes du 16e siècle, on inscrivit ce nom sur la côte du golfe méxicain, près du tropique. L'éditeur Jean Théodor de Bry est allé plus loin: il a publié en 1619 que le premier voyage de Vespucci avait eu lieu *in Patriam*.

Nous avons toujours cru que le mot *Paria* de la traduction de la *Cosmogrophiae Introductio* était une corruption du vrai nom. Nous ajoutons aujourd'hui beaucoup de foi au nom *Lariab*. C'est donc celui de *Caria*, qui ne nous est donné que par une seule source, qu'il s'agit encore de vérifier, conjointement avec les faits dont nous nous occupons dans la note suivante.

Note G.

Page 34.

Nous croyons qu'il règne beaucoup de confusion et de contradictions dans les récits des écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Amérique, surtout en ce qui touche l'époque précise et les détails du voyage que tous admettent avoir été fait par Pinzon et Solis à la côte d'Honduras.

Cette confusion provient en grande partie de la date de 1506, que l'historiographe Herrera a mise en tête de la page où se trouve la partie de son texte que nous avons reproduite dans la note de la page 34, et où il dit que Pinzon et Solis avaient découvert la Baie d'Honduras et encore plus au delà, vers le Yucatan.

Sans doute, pour écrire cette partie de son ouvrage, Herrera, ou bien l'écrivain auquel il a emprunté son récit, aura eu devant les yeux l'extrait de la partie du Procès *(Provanzas)* fait à l'amiral et que Navarrete a publié dans les pages 358 et 359 du 3e volume de sa *Co-*

leccion de los Viajes etc., ou, tout au moins, les lignes qui rapportent la déposition de Vincent Yañez Pinzon.

Et nous abritons cette croyance parceque, à l'un comme à l'autre endroit, il est dit qu'après avoir découvert la baie de *Navidad* les navigateurs ont aussi *découvert* les *sierras de Caria*.

Or, ne connaissant rien de ces *sierras de Caria*, nous sommes portés à croire que la copie de l'extrait du Procès, qui est conservé actuellement aux archives des Indes de Seville, où nous l'avons vue, et qui a servi à Navarrete, de même qu'elle avait déjà servi à Herrera, contient une faute (cette copie est remplie d'autres fautes semblables dans les autres déclarations), et que l'on y doit lire *descubrió* este testigo *las tierras* de Caria etc. (et non pas *las sierras*). — La suite du texte parait même justifier la correction, puisque il continue: „e *otras* tierras de mas adelante" etc. — Mais ce qui contribue aussi à prouver que l'on doit y voir une erreur c'est que de la baie de Navidad, on a bien pu découvrir quelques montagnes, mais non pas des *sierras* (Chaines de montagnes). — Navarrete écrit (III, 47) *Islas de Caria*, ce qui ne peut pas non plus s'expliquer. Empressons nous de dire que ce serait un grave erreur que de prétendre voir dans cette terre (ou même *sierra* si l'on y insiste) le village de *Cariai*, près de l'île de Quiriviri, sur la côte de Mosquitos et à une assez grande distance du cap Gracias a Dios, où Colomb a touché, après avoir doublé ce cap et où il a éprouvé les malheurs qui ont signalé son passage au *Rio del Desastre*. Quoique la terre y soit un peu plus haute que la précédante, on ne l'aperçoit pas, tant s'en faut, du golfe d'Honduras, ni même du cap de Gracias a Dios.

Mais, en reprenant le fil de nos idées, disons que nous avons la conviction, que Pinzon et Solis n'ont été de ce côté d'Honduras et du Yucatan qu'une seule fois; et comme les historiens y compris le même Herrera, à un autre endroit, disent positivement qu'ils y avaient été déjà quand Colomb y vint en 1502*, nous croyons qu'il faut en tout cas faire reporter à une époque antérieure à cette année les déclarations de Ledesma et Pinzon, qui se trouvent dans les extraits du *Procès*, publiés par Navarrete et que nous reproduirons ici fidèlement, quoique nous ayons la presque certitude qu'il contient quelques fautes.

Il faut remarquer que la demande du juge se trouve aussi tronquée dans l'extrait. Ainsi quand il y est dit: „Si les témoins savaient etc. qu'*après cela*" (Si saben etc. *que despues desto*), cet *etc.* pourrait bien contenir une date, par exemple celle de la découverte de l'Amérique, qui a été omise. De plus les interrogatoires ne sont pas transcrits selon l'ordre chronologique des faits; puisque ceux qui suivent immédiatement celui-ci se rapportent à la part qu'aurait pu avoir Martin Alonso Pinzon dans la première découverte, faite en 1492. —

Or la déclaration du pilote Ledesma y est très claire. Il dit positivement que Pinzon, Solis et lui sont passés au déla de l'île de Guanaja *vers le Nord* et sont arrivés aux terres de *Chabaca* et *Pintigron* (Pintigna de Martyr). Pinzon ajoute qu'on est allé, avec Solis, à la province de *Camarona*, et puis, en suivant la côte, jusqu'à celles de *Chabaca* et *Pintigron* (Pintigna de Martyr). Dans l'extrait on ajoute, *vers l'orient (hácia el oriente)*; mais il est bien clair qu'il faut voir là une faute, à moins que par les mots *hácia el oriente* il n'eût voulu se rapporter comme probablement Martyr (comme nous l'avons dit à la page 32) au chemin fait depuis Santander vers la Floride. En tout cas, Pinzon et Ledesma, quand Colomb était déjà mort, disent très positivement qu'il

* Gomara dit trois ans avant, et Oviedo dit que ce fut avant que Pinzon découvrit le Marañon (Amazone), et par conséquent avant 1500.

n'avait jamais été aux parages visités par eux. Donc il ne pouvait pas être question des côtes dépuis l'île de Guanaja vers l'Est parce que celles-ci avaient été visitées par Colomb en 1502.

Nous finirons cette note en reproduisant ici le chapitre de l'extrait des *Provanzas* faites en 1513, publiées par Navarrete (III, pp. 558—559), pour que les critiques puissent mieux apprécier la valeur de nos conjectures, ou plutôt de nos arguments

Item: Si saben etc. que despues desto Vicenti-añes é Juan de Solis fueron á descubrir por mandado de S. A., adelante de la dicha tierra de Verágua, todo lo que hasta hoy está descubierto, en lo quel dicho Almirante no tocó ni descubrió cosa alguna, lo cual descubrieron por su industria y saber, é que todo lo que los susodichos descubrieron es apartado de lo quel Almirante descubrió por mucha cantidad.

Pedro de Ledesma, piloto, dice que este testigo fué en compañia de Vicente Yañez é Juan de Solis *por mandado de S. A.*, é vido quel dicho Vicente Yañez é Juan de Solis descubrieron adelante de la tierra de Verágua, á una parte á la via del norte, todo lo que hasta hoy está ganado desde la isla de Guanaja hácia el norte, é que estas tierras se llaman Chabaca é Pintigron, é que llegaron por la via del norte fasta 23 (28?) grados é medio, é que en *esto no andubo el dicho D. Cristóbal Colon, ni lo descubrió, ni lo vido.*

Vicente Yañez Pinzon dice, que este testigo é Juan de Solis fueron por mandado de SS. AA., é descubrieron toda la tierra que hasta hoy está descubierta desde la isla de Guanaja fasta la provincia de Camarona, yendo la costa de luengo hácia el oriente *(occidente?)* hasta la provincia que se llama Chabaca é Pintigron, que descubrió este testigo é Juan de Solis; é que asimiso descubrieron, yendo la costa adelante, una gran bahía de la Navidad; é qué de allí descubrió este testigo las sierras (*tierras?*) de Caria é otras tierras de mas adelante, é que á *estas provincias nunca el dicho D. Cristóbal Colon ni otro por él llegó.*

* Alonso de Hojeda contesta por haber oido á Yañez y Solis, y visto la figura de la tierra que trajeron de su descubrimiento, y que es *apartado* y *otra cosa de lo que el Almirante descubrió.*

* Rodrigo de Bastidas, que Yañez y Juan Diaz de Solis fueron á descubrir abajo de Verágua, que no sabe qué tanto descubrieron, pero que es todo una costa con lo que el Almirante descubrió primero.

* Anton García, piloto, contesta porque vió la figura de lo que descubrió Juan Diaz, y que es todo una costa.

* Andres Morales, que todo es una tierra.

Nicolás Perez, que es apartado, porque el Almirante descubrió desde la punta de la Galla hasta la boca del Drago, que es obra de 50 leguas, é Hojeda descubrió desde la punta del Drago hasta la del cabo de la Vela, é Juan de la Cosa descubrió hasta el golfo de Urabá, que habia mas de 250 leguas mas adelante.

* Juan de Quejo y Juan Rodriguez, piloto, que *es apartado de lo que el Almirante descubrió.*

* Le * signifie que de ces dépositions on ne donne que l'extrait.

TABLE DES MATIÈRES.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

A CET OPUSCULE:

pages	ligne	au lieu de:	lisez:
1	24	ces lettres	la lettre de 1504
5	18	II.	III.
7	12	peut	peut-être à (corrigé dans quelques ex.)
7	dernière	spaldini	spallini
10	4	ils	il
19	17	situé	située
24	19	Ptolémé	Ptolémée
29	12	pût	put
30	3e (de la note)	ses	ces
32	16	faits	faites

AU PRÉCÉDANT CAHIER („AMERICO VESPUCCI" etc.):

29	8 (col. 2e)	à Pescia, par Piero Paccini	à Florence, par Piero Paccini di Pescia.
31	56 (col. 2e)	würft da	würst du
16	14 (col. 2e)	à Pescia	à Florence
46	47 et 18	Rayez la note en marge.	Voyez la note de page 23 de cet opuscule.
90	17 et 18	1489	1491 (ou plutôt 1492, parce que etc.)
16	23	1492	1493
16	29—31	Rayez ces trois lignes*).	
93	7	1494	1495
16	6	169	167
112	33	en avoir	parait avoir

* N'ayant pas pu assister, à cause d'une courte absence, à la revision des épreuves des feuilles 23e et 24e (pp. 89—96), nous avons eté obligés de réimprimer, encore à temps, les pages 95 et 96 et nous avons remarqué, trop tard, qu'il aurait fallu avoir fait autant avec la page 90, où se sont glissées ces trois lignes qui appartenaient à un autre endroit, et contenaient de plus quelques phrases qui y ont été omises, produisant une erreur.

Imprimerie du fils de Charles Gerold.

